



Relations senties et consenties d'**Olivier Adam**
Page F 5



Les deux causes de **Djemila Benhabib**
Page F 10

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 17 ET DIMANCHE 18 NOVEMBRE 2012

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



COLLAGE TIFFET

L'Amérique éclatée de Marie-Claire Blais

MICHEL LAPIERRE

Des images : 26 mai 1963, départ à Québec de la Marche de la paix vers Cuba ; 5 juin 1968, assassinat de Robert Kennedy ; 4 mai 1970, la Garde nationale tire sur les contestataires à l'Université de Kent, en Ohio. Imprimées dans l'œil de Marie-Claire Blais, elles nous remuent plus que les faits représentés, comme la réélection d'Obama dépasse de beaucoup ce politicien décevant. Par les images, l'Amérique a changé, changera encore.

Prolongeant son œuvre romanesque inspirée des souffrances et des espoirs du continent, Marie-Claire Blais, par trois récits qui, en tenant de l'essai, forment le petit livre *Passages américains*, insiste sur les œuvres de photographes et de peintres pour saisir les instants fugitifs de la révolte de la jeunesse des années 60 et 70. En concentrant la tragédie sur une surface très circonscrite, les images créées par ces artistes accentuent l'haléination que provoquent des moments clés.

Marie-Claire Blais se demande si Robert Kennedy, dont le photographe Bill Eppridge immortalisa, en 1968, « ce dernier regard » qu'il « posa sur le monde » et que le peintre Roy Lichtenstein, maître du pop art, avait représenté comme un « superhéros de comic book » sur la couverture du *Time Magazine*, aurait aujourd'hui pu imaginer un « retour à la perversité » de la ségrégation raciale. Elle pense à ceux qui ont prétendu « que le président Obama n'était pas un citoyen américain,



Marie-Claire Blais

en le renvoyant au Kenya ».

Dans un pays où Obama a été réélu grâce aux Noirs, aux Hispaniques, aux Asiatiques, aux femmes de toutes origines, et malgré l'opposition de la majorité des Blancs de sexe masculin, bastion d'une Amérique révolue, Marie-Claire Blais se devait, à propos du « premier président noir », d'écrire : « Il n'était pas le seul à subir l'offense, il représentait tous les siens, tous les Afro-Américains. » Pour la romancière née à Québec en 1939, les États-Unis, où elle séjourne souvent depuis 1963, ne constituent-ils pas une deuxième patrie ?

Très liée à la militante féministe américaine Barbara Deming (1917-1984), qui lutta contre la ségrégation raciale et la guerre du Vietnam, Marie-Claire Blais la met en scène (en la désignant seulement sous son prénom) dans le récit poignant de l'arrestation et de la grève de la faim de cette adepte de la non-violence et d'une douzaine d'autres camarades lors de l'héroïque Marche de la paix (1963-1964). Aussi partage-t-elle, à l'heure de la présidence d'Obama, la satisfaction d'« assister à la conquête d'une liberté si durement acquise ».

Admiratrice de James Baldwin, elle peut se réjouir que la formule très belle et très prophétique, énoncée dès les années 50, par le grand écrivain noir américain, commence à lever les yeux : « Ce monde n'est plus blanc et il ne le sera plus jamais. » En contemplant l'image de Robert Kennedy agonisant, ce ne sont pas l'ambition et l'opportunisme politiques de tant de démocrates qu'elle voit, mais une parcelle médiatisée d'un vaste mouve-

ment populaire, anonyme et progressiste.

Le défi tragique que Bobby, le « plus bohème » de la famille Kennedy, symbolisait, aux yeux de Marie-Claire Blais, émanait, tel un halo, de personnalités noires aussi différentes de lui que Martin Luther King, que le radical Malcolm X, assassinés eux aussi. L'essayiste restée romancière en traduit la magie : « Peut-être ce défi était-il proche du défi des Indiens, des Mexicains devant la mort, défi ou raisonnement de l'intelligence qui essaie d'assimiler un jour à la fois, plutôt qu'une fatalité contre laquelle on ne peut rien... »

Ces Mexicains, dont un grand nombre, pour survivre, travaillaient aux États-Unis (dans le Sud-Ouest, leur ancienne terre qu'ils venaient misérablement reconquérir), étaient, à Los Angeles, venus « de la foule » vers Bobby « pour l'étreindre », rappelle-t-elle, émerveillée. Elle précise que le sénateur avait pris la défense des ouvriers immigrants issus de la très vieille Amérique métisse.

Cette image, Marie-Claire Blais la fait suivre plus loin d'une autre : celle de la Noire Rosa Parks qui, dès 1955, défia la ségrégation en Alabama en refusant de céder son siège d'autobus à un Blanc. Un autre Afro-Américain, le militant antiraciste Ray, arrêté en 1963 à Albany (Géorgie) au cours de la Marche de la paix, écrit, en prison, à sa camarade Barbara Deming, incarcérée elle aussi, que son jeune de protestation sera intégral, sans eau.

Il lui explique, en parlant au nom des autres Noirs du groupe de contestataires : « Je veux savoir jusqu'à quel point ils nous haïssent, oui, je tiens à le savoir. » Marie-Claire Blais raconte :

VOIR PAGE F 7 : AMÉRIQUE



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

MIDAM et son nouveau Kid Paddle

Pouach, une fille !

S'il continue ainsi, il va finir par faire partie des meubles. Pour une énième année de suite, le bédéiste belge idole des enfants Midam débarque en ville pour exposer les 13^{es} aventures de son Kid Paddle à l'occasion du Salon du livre de Montréal qui vient d'ouvrir. Un album tout en folie, en hémoglobine, en petit barbare écapouté et en douce absurdité enfantine, où, ô malheur, une fille cherche désormais à donner des bisous au héros. Pouach !

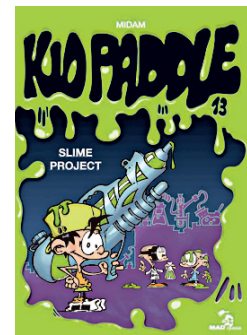
FABIEN DEGLISE

Porte-bonheur ou malchance ? Pour Kid Paddle, personnage imaginé par le dessinateur Midam, l'arrivée dans un treizième épisode ne laisse aucune place à la discussion.

C'est que, pour une rare fois depuis sa naissance en 1993 dans le journal *Spiou*, l'environnement « très p'tit gars » de l'espionnage garçon est vraiment en train de changer. Et comme dirait l'autre, c'est encore une fois la faute d'une fille. Toujours elles !

Elle s'appelle Zara. Elle est blonde. Elle est apparue discrètement dans une ou deux planches de l'épisode précédent, mais elle cherche désormais, dans ce 13^e volume intitulé *Slime Project* (Mad Fabrik), qui vient tout juste de sortir, à taper un peu plus l'incruste. Et l'air du temps est à blâmer pour tout cela.

« Dans Kid Paddle, les personnages féminins sont rarissimes, mais aussi toujours malmenés », résume avec sa voix calme et posée Michel Ledent — oui, c'est comme ça qu'il s'appelle, Midam —, rencontré cette semaine dans le hall d'un hôtel de la métropole où il a posé



VOIR PAGE F 2 : MIDAM

Venez rencontrer les auteurs au Salon du livre ce samedi de 13 h à 14 h et de 16 h à 17 h au stand Dimedia no 532

L'Inconvénient 50^e numéro !

Pourquoi craindre les intellectuels ?

Isabelle Daunais - Yannick Roy - Michel Biron
Guillaume McNeil Arteau - Alain Roy - Carl Bergeron
David Dorais - François Ricard - Lakis Proguidis
Gilles Marcotte - Serge Bouchard - Geneviève Letarte



Les 50 meilleurs bogues de l'Inconvénient
Maintenant en livre de poche

Les inconvénients du progrès
50 raisons de ne pas se réjouir trop vite

www.inconvénient.ca 12 \$

LIVRES

EN APARTÉ

Vers de terre et maquillage



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Lisant *La géométrie des ombres* de Jean-Pierre Issenhuth, je me rends compte à quel point les vers de terre et le compost pour lesquels il se fascinait toujours, même plongé au milieu de ses livres, m'apparaissent moins curieux qu'à d'autres à qui je parle de ses écrits comme d'une véritable source d'enchantement.

Disons-le tout net: j'aime sans réserve cette attention constante qu'Issenhuth montre envers la vie jusque dans ses plus petites manifestations. La raison en est bien simple, il l'explique lui-même: «*Dans la société, une illusion de supériorité est toujours possible, mais dehors, avec les éléments, la petite chose est immédiatement sensible.*» Or il est toujours bon de se faire rappeler jusque «*dans les zones d'ombre épaisse, les plus propices au compostage*», là où «*le passé de la végétation prépare son avenir*» et où «*les zones de plein soleil sont dans la lumière absolue de la vie présente*», que le petit et le fragile ne sont pas à l'opposé de la grandeur.

L'écrivain de Laval

Le critique Gilles Marcotte a déjà parlé de Jean-Pierre Issenhuth comme de l'«*écrivain de Laval*». Il ne faut pas y voir la moindre moquerie. Issenhuth est une sorte d'Henry David Thoreau des temps nouveaux, un semi-urbain qui cherche à réconcilier la vie de la ville avec celle de la campagne. Il y a quelque chose de fractionné dans son écriture autant que dans son rapport à la nature. Pourtant, on le suit tout à fait, même s'il

étourdit parfois un peu.

Les derniers livres d'Issenhuth, décédé en 2011, sont des carnets où loge une écriture du collage qui correspond à la vie que nous menons, où rien n'est plus simple, ni linéaire, où tout est mélange, morceaux, fragments. Voilà peut-être pourquoi lui plaît tant cet assemblage disparate et étrange qu'est aujourd'hui la banlieue.

Issenhuth n'en demeure pas moins lucide sur le type d'industrialisation qui est à se propager chez nous en périphérie du centre urbain. «*À regarder les boulevards industriels et commerciaux qui ceinturent les villes, on peut douter qu'il existe au Québec des régions. À Laval-Ouest, à Lévis, à Rimouski ou à Sept-Îles, les magasins sont les mêmes; les terre-pleins, disposés de la même manière, sont plantés des mêmes arbres; l'architecture est équivalente au détail près. Personne, nulle part, ne peut être dépaycé. [...] Rien ne semble pouvoir exister qu'en série.*»

Ancien critique au *Devoir*, habitué des pages de la revue *Liberté*, ami de quelques-uns de nos meilleurs écrivains, dont Pierre Vadeboncoeur à qui ce livre posthume est d'ailleurs dédié, Issenhuth s'était d'abord plongé dans la poésie avant de se faire connaître plus tard par des carnets où se conjugue sans cesse, dans une simplicité servie par une langue parfaite, une passion pour la littérature autant que pour la terre.

De la terre, il en a volontiers plein les mains, creusant sa réflexion du monde jusque dans l'humus de son potager. Ce n'est pas pour autant un homme des grands jardins, comme un Camille Muller ou un Jean-Claude Vigor, mais plutôt un homme au jardin, comme il est un homme aux livres, à l'écriture. Parfois, cela surprend. Lorsqu'il parle des vers de terre par exemple... Je reviens un peu à ces lombrics parce que leur présence semble étonner particulièrement

ceux à qui je parle de l'œuvre de Jean-Pierre Issenhuth.

La terre et les vers

Je ne connais rien des lombrics qui assurent la vie des jardins et des potagers en mastiquant la mort autour d'eux. Je n'ai pas, comme Issenhuth, une connaissance de la littérature liée à ce monde souterrain. Aussi, je ne pourrai pas me reprocher, comme il le fait, d'avoir «*perdu de vue l'évolution des publications sur les vers*» ces derniers temps... Je n'ai jamais conservé non plus par-devers moi ni *Walden* de Thoreau ni *L'humus* d'André Birre à titre de lectures indépassables.

La terre et les vers dont Issenhuth parle ça et là évoquent tout de même pour moi un pays au silence heureux, celui notamment de certains soirs tièdes où, étant petit, je partais tranquillement taquiner la truite avec mon grand-père dans les ruisseaux et les lacs des alentours. Armé de soies et de mouches, mon grand-père sifflait de bonheur tandis que, de mon côté, seul avec moi-même, je surveillais de près l'onde laissée par les poissons sur l'eau autant que la vieille boîte trouée où un peu de sol alimentait des vers ramassés au jardin.

Je me surprends aujourd'hui à siffloter à mon tour dès lors que mon esprit retourne vers ces temps heureux où je laissais la terre se loger sous mes ongles. Et c'est à ces vers de pêche de l'enfance que je songe en plongeant mon regard dans ces passages d'Issenhuth jugés hâtivement curieux par ceux qui hésitent encore à goûter son œuvre.

À cette époque où, critique au *Devoir*, il était la terreur des poètes à qui il reprochait de pousser comme de simples herbes folles, j'avais été très surpris par l'audace d'une camarade de l'université soudain passionnée comme lui par les vers. Au bénéfice de la radio, Catherine Pépin avait entrepris de faire parler les

compagnons flasques de la terre molle. Je me souviens parfaitement de son curieux reportage. C'était absolument brillant et original, à l'image de ce qu'elle est. Pierre Foglia avait dit quelques bons mots de ce travail radiophonique, ce qui avait achevé de donner à son auteur un crédit mérité à la radio de nos impôts.

C'est un peu le même choc qu'avait provoqué en moi ce reportage plein d'une audace tranquille que j'éprouve en lisant les différents carnets de Jean-Pierre Issenhuth. En un mot, je trouve ces livres merveilleux parce qu'ils nous éloignent du vrombissement du monde en nous ramenant à ce qu'il y a de plus près: les arbres, les plantes, les jardins, les oiseaux, la terre, ses vers, les livres. Et bien sûr la mort.

En beurrer épais

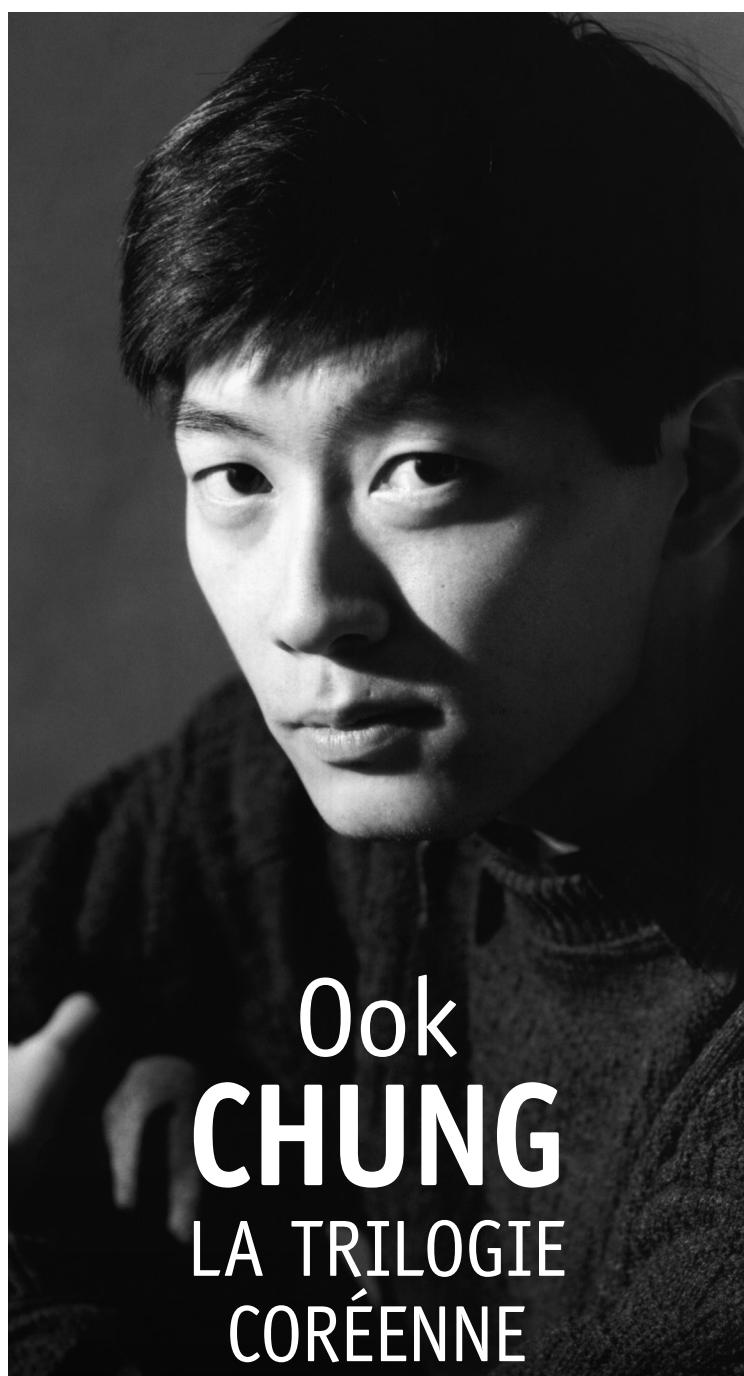
C'est le Salon du livre de Montréal. Véronique Cloutier, interrogée et filmée par Radio-Canada, parle volontiers cette semaine de son «*coup de cœur littéraire*». Elle dit: «*Mon coup de cœur littéraire, ça peut sembler un peu drôle parce qu'il a ma face dessus, mais c'est le livre Belles, outils et astuces pour un maquillage réussi.*» Elle ajoute: «*Des fois, tu passes ta vie à te mettre du mauve sur les yeux pensant que c'est la meilleure chose à faire, mais ça pourrait être mieux avec du brun finalement. Ce livre permet aux femmes d'essayer.*»

Le maquillage comme «*coup de cœur littéraire*»? Dommage peut-être, mais je ne suis pas capable de maquiller mes pensées devant pareille bêtise.

jfnadeau@videotron.ca

LA GÉOMÉTRIE DES OMBRES

Jean-Pierre Issenhuth
Boréal, coll. «*Liberté grande*»
Montréal, 2012, 179 pages



MIDAM

SUITE DE LA PAGE F 1

ses valises, pas très loin du Salon du livre de Montréal. On résume: la grande sœur de Kid est rejetée, méprisée, et elle le rend bien à son petit frère. La princesse est souvent écrasée, parfois sous le poids d'un monstre gluant... Or «*les 2000 séances de dédicace que je fais chaque année sont aussi une façon pour moi de humer le présent, de voir ce que les lecteurs suivent d'autre autour de Kid Paddle et je me suis dit qu'il était peut-être temps d'avoir un peu plus le souci de la parité*», ajoute-t-il avec ce petit air pince-sans-rigue qui le caractérise. Parité, certes... mais pas trop.

Oui, une fille s'aventure sur le terrain de jeu de Kid Paddle, cet enfant qui, tout en planche et en humour sans danger, voue une fascination malade aux jeux vidéo, à ses potes à lunettes et aux mondes imaginaires dans lesquels il aime transporter son morne paternel, mais elle le fait sans trop dénaturer l'esprit de cette série millionnaire ultrapopulaire chez les jeunes lecteurs, et parfois chez leurs parents.

«*C'est une condition que je m'étais imposée*, dit l'artiste. *On ne trahit rien parce que Kid Paddle reste le petit gars qu'il a toujours été, avec, pas très loin, cette fille qui tourne autour, mais qu'il ne comprend pas très bien.*» Et il ajoute: «*Plus tard, il sait qu'il va devoir composer*

avec cette extraterrestre-là. Mais pour le moment, il s'amuse.» Comme il l'a toujours fait depuis *Jeux de vilain* (1996), l'album qui allait poser les bases et surtout marquer les premiers pas de cette nouvelle icône du 9^e art.

Une recette à suivre

Difficile de faire autrement, explique le géniteur du personnage, marqué fortement par son enfance à l'institut Notre-Dame-de-la-Paix à Bruxelles, où la mixité entre les gars et les filles n'avait même pas le loisir d'être théorique. Pis, l'homme est aussi prisonnier de la recette du succès de cette série en images qu'il applique pour une treizième fois presque à la lettre dans ce nouvel opus. «*J'essaye toujours d'avoir une grille, dit-il, d'avoir des gags récurrents [comme celui du jeu vidéo dans lequel Kid doit chercher vainement une sortie en incarnant un petit barbare] et surtout j'essaye d'en mettre le plus possible. C'est comme une recette de cuisine, finalement.*»

Recette. Le mot ne pouvait pas être mieux choisi par ce Midam, qui de plus en plus, sous la pression de ces fans qui exigent des sorties d'album rapprochées — il paraît que ça vient avec la génération du tout-tout-de-suite-maintenant —, se transforme désor-

mais en Gordon Ramsey ou en Jamie Oliver de la bande dessinée, avec sa batterie d'assistants chargés désormais de reproduire l'univers imaginé par le créateur, trop occupé désormais à rencontrer ses lecteurs.

La comparaison avec les grands chefs du moment qui multiplient les franchises lui plaît. Mais il précise: «*Kid Paddle, c'est toujours moi qui le fais à presque 100%. Mais pour Game Over [Mad Fabrik — la série dérivée et dont le tome IX vient également tout juste de sortir], j'ai désormais de l'aide*», pour le dessin, mais également pour les scénarios, pour lesquels il a invité le public à collaborer.

Le matin même de cette rencontre avec *Le Devoir*, l'homme venait d'ailleurs de répondre à la 12700^e proposition de gag en provenance des univers numériques, événement célébré pour l'occasion avec un café dont la mousse trop dense l'amusait puisqu'elle faisait tenir droit le bâtonnet en bois. «*Ces appels aux gags, c'est une source intéressante, même si une blague sur 100 seulement est conservée*, dit-il. *Et pour ça, il faut aussi que je me frotte régulièrement aux messages de mères de famille qui m'implorant de conserver la blague de leur fils pour l'encourager. Même s'il n'y a rien à faire avec.*»

La dure vie du bédéiste vient parfois avec ce genre de chose, tout comme avec ces hordes d'enfants, timides, trépigant, réclamanant, imposant, criant, morvant même, que Midam se prépare à affronter lors de son séjour à Montréal, même si ce genre de rencontre présente un plaisir paradoxal chez cette idole des jeunes lecteurs. L'homme l'avoue sans difficulté, pour provoquer et pour faire rire: quand il n'est pas en séance de dédicace, les enfants, ce n'est pas trop son truc. «*Je ne suis pas attiré par ça*», lance-t-il mi-figue, mi-raisin. Sans doute parce qu'il est encore un enfant lui-même. À ses côtés, sa femme, Araceli, qui dirige la maison d'édition du bédéiste et qui joue souvent le rôle de la mère responsable lors de ses déplacements, atténue un peu l'affirmation, sourire en coin. «*Il ne veut pas en élever*, dit-elle. *Mais les enfants des autres, il les adore... surtout quand il sait qu'ils vont rentrer chez eux le soir*», pour se plonger, espère-t-il, dans les mondes débridés et délirants de *Kid Paddle*, de *Game Over* ou encore de *Grrreny*, dernier venu dans la ménagerie de Midam. Forcément.

Le Devoir

Normand Chaurette
Comment tuer Shakespeare

«**Un chef-d'œuvre!**»
— Gilbert David

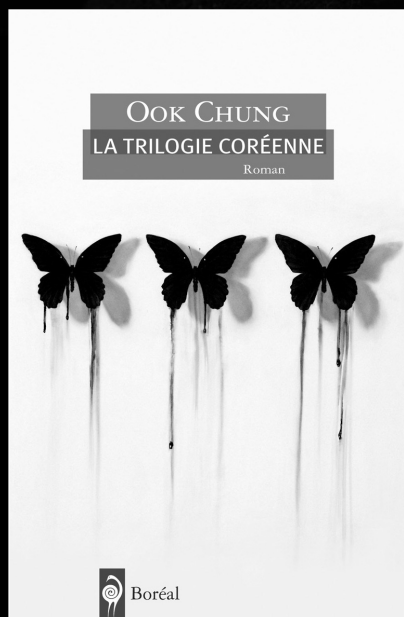
Prix littéraires du Gouverneur général 2012 | Essais
Prix Spirale-Éva-Le-Grand 2012
Prix de la revue *Études françaises* 2011

Les Presses de l'Université de Montréal
www.pum.umontreal.ca

Université de Montréal

La Corée, le Japon, le Québec réunis par le patient travail de la mémoire.

Au Salon du livre de Montréal
Stand n° 433
Vendredi 19 h à 20 h



© José Lambert

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca



Roman • 448 pages
29,95 \$
PDF et ePub : 21,99 \$

LITTÉRATURE

C'est une belle histoire, je n'y peux rien



DANIELLE LAURIN

C'est une perle. Une perle rare. C'est un roman touché par la grâce. Un roman qui atteint le sublime.

Je sais: je ne devrais pas dire ça. Je ne devrais pas créer d'attentes comme ça. Moi, je n'en avais aucune. C'est peut-être ça.

Je sais aussi que certains ne me croiront pas. Ils croiront que je m'enflamme trop. Tant pis.

Au moment où j'écris ces lignes, deux jours ont passé depuis ma lecture d'*Artéfact*. Mais je suis encore dedans, complètement. Je suis dans la beauté, au milieu de l'horreur. Je suis dans la vie qui bat, au-delà de l'horreur. Je suis dans l'horreur transformée en beauté, par l'art, par l'écriture.

Je sais que ce roman fera désormais partie de ceux qui ne me quitteront jamais tout à fait. Il y a cette scène, entre autres, qui m'a arraché des larmes au moment où je ne m'y attendais pas. Une cérémonie de mariage, joyeuse pourtant.

Je vous raconte, sans trop entrer dans les détails. Nous sommes en Provence, en 1970. La famille, les amis sont rassemblés. La mère de la mariée fait un petit discours. Ah oui... elle est une survivante d'Auschwitz.

Elle dit: «*Sophie a été conçue alors que nous sortions de l'enfer. Elle a été conçue dans la joie de la vie retrouvée, et quand elle est née... quand elle est née, j'ai repris goût à la vie moi aussi.*» La mère parle ensuite de sa propre mère,

qu'elle a vue «*partir en fumée.*»

Elle dit: «*Elle a beau ne plus être là, la vie a beau vouloir nous faire croire qu'elle n'a jamais existé, je veux que l'on sache que c'est la petite-fille de Halina Tannenbaum qui se marie cet après-midi à l'ombre du soleil provençal. C'est la petite-fille qui est joyeuse. C'est elle qui va avoir de beaux enfants. Halina aurait quatre-vingts ans et elle serait folle de toi... comme nous sommes tous fous de toi.*»

La femme termine son hommage en s'adressant à son nouveau beau-fils: «*Paul Rabatier, prends soin de Sophie, qu'elle soit aimée, car elle vient de loin, elle vient de moi, elle vient de nous, elle est celle que j'aime, ma petite fille, Sophie.*»

J'ai tout entendu, j'ai tout vu, j'étais là, au mariage de Sophie. J'étais sa mère. Comme j'étais là, plusieurs années auparavant, avec la mère de Sophie et ses compagnes, en captivité, à Auschwitz. J'étais elles. Comme j'étais là, partout, au fil du roman, toutes époques confondues, d'hier à aujourd'hui. J'étais même un bourreau, un certain moment, dans le récit.

A vrai dire, j'avais plutôt des réserves, au départ. Combien? Combien de livres, de romans, d'œuvres sur la Shoah, jusqu'à maintenant? Qu'est-ce qui n'a pas encore été dit?

Des réserves, aussi, parce que l'auteur d'*Artéfact*, Carl Leblanc, a déjà fait un documentaire sur le même sujet il y a deux ans. *Le cœur d'Auschwitz*. Avec le même point de départ. C'est-à-dire une carte de souhaits d'anniversaire en forme de cœur. Fabriquée par un groupe de jeunes femmes détenues à Auschwitz, en 1944. Et exposée depuis une vingtaine d'années au Musée de l'Holocauste, à Montréal.

Je craignais la répétition. La reprise par l'écrit de ce qui avait été dit, montré, dans le do-



MARTINE DOYON

Carl Leblanc a déjà fait un documentaire sur le même sujet il y a deux ans, *Le cœur d'Auschwitz*.

documentaire. Ou encore, le livre d'un réalisateur qui revient sur son travail de réalisateur: une sorte de *making of*. Je ne m'attendais pas à ça: un livre d'écrivain.

Un écrivain qui, à partir d'un objet réel, de faits réels, donne corps, donne vie à une autre histoire, inventée de toutes pièces. Mais au fond, peu importe. Peu importe que cette histoire soit inventée ou pas: en elle-même, elle est riche, portuse, inattendue. Et elle nous est racontée de remarquable façon.

C'est par le biais d'un journaliste qui enquête sur un criminel de guerre nazi, terré à Montréal, que nous suivons le fil des événements. Les recherches du journaliste le conduisent au Musée de l'Holocauste, où il découvre derrière une vitrine la fameuse carte de souhaits en forme de cœur.

Parallèlement à son enquête journalistique, il cherchera à en savoir plus sur cet objet, sur les femmes qui l'ont fabriqué au risque de leur vie et sur celle à qui il était destiné le jour de son vingtième anniversaire. Ces femmes sont-elles encore vivantes? Si oui, que sont-elles devenues? Comment les retrouver? Qu'ont-elles à raconter à propos de cet artéfact qui jette une lumière différente sur l'horreur des camps?

C'est la trame du récit. Qui va nous conduire bien au-delà de ce qu'on pourrait imaginer. Il y a des non-dits, des trous, des mystères, des secrets inavouables, entourant le cœur d'Auschwitz. Il y a des erreurs. Mais l'erreur est humaine, n'est-ce pas?

Il y a le croisement entre la grande Histoire et les petites histoires. Il y a l'entrecroisement des bourreaux et des victimes. Il y a d'étonnantes coïncidences. «*D'ailleurs, la guerre, était-ce autre chose que ce réseau triste de connexions dans le malheur?*»

Il y a les morts, il y a les survivants. Il y a la question de la dignité humaine, la question de savoir ce qui constitue notre humanité. Il y a le devoir de mémoire et le désir d'en finir avec le passé.

Il y a la recherche de vérité, au-delà de la justice. Il y a même l'*«overdose de la Shoah»*.

Il y a tout ça et plus encore dans *Artéfact*. Il y a cette phrase, la dernière du livre: «*C'est une belle histoire, je n'y peux rien.*»

Carl Leblanc rencontre ses lecteurs samedi et dimanche au Salon du livre de Montréal.

ARTÉFACT

Carl Leblanc

XYZ

Montréal, 2012, 162 pages

Le coup de feu du Salon du livre

Le coup de feu au Salon du livre de Montréal? C'est les samedis et dimanches qu'il faut le vivre, si on n'est ni ochlophobe, ni agoraphobe, ni misanthrope. Car foule, alors, on retrouve au hall d'exposition de la Place Bonaventure, à courir les rencontres et les dédicaces d'auteurs, les livres à offrir pour Noël, les animations jeunesse ou les tables rondes et les conférences. Quelques choix dans cette manne. On surveillera déjà, samedi à 17 h, la remise des deux prix Grand Public Salon du livre de Montréal, octroyés par l'amoureux vote du public. Les finalistes sont nombreux, le choix sera difficile et la compétition, féroce. En lice dans le volet littéraire,



ANNIK MH DE CARUFEL

Un jeudi au Salon du livre de Montréal à la Place Bonaventure.

Lit double (Libre Expression) de Janette Bertrand; *Volte-face et malaises* (Libre Expression) de Rafaële Germain; *Dure soirée* (éd. de l'Homme) de François Morency; *Paul au parc* (La Pastèque) de Michel Rabagliati; *Les héritiers d'Enkidlev* (Wellan) d'Anne Robillard; *Bonheur, es-tu là?* (Libre Expression) de Francine Ruel; *Orpheline* (Libre Expression) de Marie-Claude Savard; un des *Malphas* (Alire) de Patrick Sénécal; *Mémoires d'un quartier* (Guy St-Jean) de Louise Tremblay-D'Essiambre; et *Il pleuvait des oiseaux* (XYZ), roman de Jocelyne Saucier qui a déjà remporté son lot de prix littéraires. S'ajoutent bien sûr les titres en littérature jeunesse et ceux en essais et livres pratiques.

Dimanche, la CSN remettra le prix de l'essai québécois Pierre-Vadeboncoeur à 13 h 30. Côté animation, les férus de politique et de société voudront suivre la discussion sur «*l'engagement politique des jeunes*», qui réunira samedi à 14 h Gabrielle Nadeau-Dubois, Martine Desjardins et l'auteur de *L'Agenda des femmes 2013* (Remue-Ménage) Zéa Beaulieu-April, discussion animée par Jo-

sée Legault. Dimanche, le Regroupement des éditeurs canadiens-français s'interrogera sur l'apport de l'écriture dans l'intégration d'un auteur à une nouvelle société. Avec Vartan Hézaran et Melchior Mbonimpa, tous deux originaires d'Afrique, et l'ontarienne Hélène Koscielniak, à 14 h 45. Dimanche aussi, à 15 h 30, l'ex-ministre Monique Jérôme-Forget discutera de son dada, la place des femmes dans le monde du travail.

Côté littérature, les chouchous des critiques Catherine Mavrikakis et Eric Dupont se livreront samedi à une lecture croisée de leur dernier livre, à midi. Dimanche, une table ronde sur le roman historique réunira les auteurs Jean-Pierre Chartrand, Michel Langlois et Louise Chevrier, à 11 h 30. Les tout-petits ne voudront pas manquer la belle heure du conte en pyjama, proposée dimanche à 10 h en compagnie de Mélanie Watt, de Bruno St-Aubin et de Bia.

Le Salon du livre se poursuit jusqu'au 19 novembre. Les détails sur le site du Salon: www.salondulivredemontreal.com

Le Devoir

PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR

Du 5 au 11 novembre 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NB DE SEMAINES)

▼ Romans québécois		
1	Félicité • Tome 3 Le salaire du péché	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 1/4
2	Princesse Yennenga	Réjean Tremblay/Homme 2/4
3	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique !	Amélie Dubois/Éditeurs réunis -/1
4	Souvenirs de la banlieue • Tome 3 Sonia	Rosette Laberge/Éditeurs réunis -/1
5	Au hasard la chance	Michel Tremblay/Leméac / Actes Sud -/1
6	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles 4/2
7	Les délaissées	Denis Monette/Logiques 3/8
8	L'histoire de Pi	Yann Martel/XYZ 6/3
9	Les héritiers d'Enkidlev • Tome 6 Nemeroff	Anne Robillard/Wellan 5/8
10	La vie épiciée de Charlotte Lavigne • Tome 3 Cabernet...	Nathalie Roy/Libre Expression 7/5

▼ Romans étrangers		
1	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 1/6
2	Le siècle • Tome 2 L'hiver du monde	Ken Follett/Robert Laffont 2/3
3	La faille souterraine, et autres enquêtes	Henning Mankell/Seuil -/1
4	Une place à prendre	J. K. Rowling/Grasset 3/7
5	Une seconde chance	Nicholas Sparks/Michel Lafon 4/3
6	Substance secrète	Kathy Reichs/Robert Laffont 5/7
7	Opération Arès	Kyle Mills/Grasset -/1
8	Troisième humanité	Bernard Werber/Albin Michel 6/3
9	Cœur de glace	Richard Castle/City -/2
10	La ronde des mensonges	Elizabeth George/Presses de la Cité 7/1

▼ Essais québécois		
1	De quoi le Québec a-t-il besoin en éducation?	J. Barbe M.-F. Bazzo V. Marissal/Leméac -/1
2	Lettres à un jeune politicien	Lucien Bouchard Pierre Cayouette/VLB 1/5
3	Design?	Frédéric Metz/Flammarion Québec 4/5
4	Les femmes au secours de l'économie	Monique Jérôme-Forget/Alain Stanké 2/4
5	La mafia irlandaise de Montréal	D'Arcy O'Connor/La Presse 6/6
6	L'interculturalisme. Un point de vue québécois	Gérard Bouchard/Boréal -/1
7	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos	Jacques Nadeau Jacques Parizeau/Fides 7/12
8	Privé de soins. Contre la régression tranquille en santé	Alain Vadeboncoeur/Lux 8/5
9	Breve histoire des femmes au Québec	Denyse Baillargeon/Boréal 3/4
10	La juste part	David Robichaud Patrick Turmel/Atelier 10 9/6

▼ Essais étrangers		
1	La fin de la croissance	Jeff Rubin/Hurtubise 1/2
2	Haine froide. À quoi pense la droite américaine ?	Nicole Morgan/Seuil 9/2
3	La cassure. L'état du monde 2013	Collectif/La Découverte -/1
4	Homo economicus, prophète (égare) des temps nouveaux	Daniel Cohen/Albin Michel 10/3
5	Reflets dans un œil d'homme	Nancy Huston/Actes Sud 2/9
6	Les lois fondamentales de la stupidité humaine	Carlo M. Cipolla/PUF 5/13
7	Une autre vie est possible	Jean-Claude Guillebaud/Ticonoclaste -/1
8	Peut-on encore sauver l'Église ?	Hans Küng/Seuil 6/2
9	Pour des villes à échelle humaine	Jan Gehl/Ecosociété 3/4
10	Aimer (quand même) le XXI ^e siècle	Jean-Louis Servan-Schreiber/Albin Michel 4/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Louise DESJARDINS

RAPIDE-DANSEUR

« Louise Desjardins est une magicienne qui nous possède d'un bout à l'autre de ce roman introspectif. Une formidable réussite. »

Yvon Paré
Progrès-Dimanche

Au Salon du livre de Montréal
Stand n° 433

Samedi
14 h à 15 h

Dimanche
14 h à 15 h

Boréal

Roman · 168 pages
20,95 \$
PDF et ePub : 14,99 \$

www.editionsboreal.qc.ca

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION

b Bonheur d'occasion Librairie

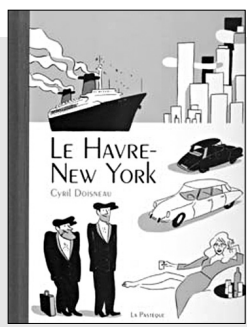
Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

<p>Art québécois et international Livres d'art et livres d'artiste :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Bellefleur, Borduas, Ferron, Gagnon, Giguère, Lemieux, Riopelle... • Éditions : Art Global, Corbeil, Erta, La Frégate, Michel Nantel... <p>Refus Global, le Vierge incendié Reliures d'art</p>	<p>Fonds universitaires :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Littérature, Philosophie, Sciences humaines • Pléiade <p>Livres anciens avant 1800 Americana et Canadians Expertise de documents et d'archives</p>
--	---

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

LITTÉRATURE



BANDE DESSINÉE

LE HAVRE-NEW YORK
Cyril Doisneau
(La Pastèque)

C'est le rêve de l'Amérique résumé en une histoire trucu-lente: celle de René et Jacques, deux sales petites frappes du Havre dans le nord de la France qui, un jour, pour sortir de leur confortable médiocrité, vont décider de prendre le large, direction les Etats-Unis d'Amérique, sur le paquebot *Le France*. On est dans les belles années des transatlantiques. Ils vont être choyés en devenant les garçons de compagnie de la chanteuse du bord, qui s'ennuie un peu trop, entre deux tours de chant, dans sa grande suite provençale. En gros. Chronique de l'évasion, ce deuxième album du jeune et talentueux bédéiste Cyril Doisneau expose une nouvelle fois, tout en bichromie et en ligne claire, une trame narrative intelligente et surtout la densité de la condition humaine en détournant la banalité du quotidien des petites gens. Une œuvre sensible et ludique qui ausculte les thèmes du rêve et de l'oisiveté, avec un travail forcément soutenu, mais aussi un album qui laisse déjà présager la suite, comme pour dire que les bonnes histoires, parfois, n'ont pas toujours de fin.

Fabien Deglise

Un salon du livre à Wendake

Pourquoi la littérature amérindienne a-t-elle besoin de compter sur son propre événement ?



LOUIS
HAMELIN

Lorsque vous serez fatigués du gaz carbonique recyclé et de l'hyperréalisme de l'éclairage des salles d'exposition de la Place Bonaventure, pourquoi ne pas vous garder un peu de curiosité littéraire pour le Salon du livre des Premières Nations, qui se tiendra, cette année, au cours d'une seule journée, le samedi 24 novembre, dans le magnifique Hôtel-Musée des Premières Nations établi à Wendake, sur les berges de la rivière Saint-Charles? Fêtant sa deuxième année d'existence, ce nouveau venu du grand cirque des salons du livre revendique fièrement son identité distincte: il veut mettre en valeur les parutions des auteurs amérindiens du Québec. Sur le plan de l'organisation matérielle, il est à l'incontournable rendez-vous montréalais ce que le VTT est au gros utilitaire sport. Si vous voulez pratiquer le hors-piste littéraire, c'est à Wendake qu'il faut aller...

Compte tenu de son exigüité (peu d'auteurs, peu de livres, peu d'éditeurs impliqués, peu de nouvelles publications), pourquoi la littérature amérindienne a-t-elle besoin de compter sur son propre salon du livre? avons-nous demandé à Louis-Karl Picard-Siouï, auteur, entre autres, de *De la paix en jachère* (Hannenorahk, 2012) et responsable de la programmation de Kwahiatonhk!, l'autre nom du SLPN, qui veut dire: Nous écrivons! «*La littérature autochtone [du Québec] existe, mais elle est en émergence; elle*



est encore fragile. À cause de cette fragilité, il faut lui donner un lieu où elle a toute la place, prendre un moment pour la célébrer, ce que les gros salons commerciaux ne peuvent pas faire. Vous pouvez rencontrer des auteurs amérindiens dans les salons du livre de Québec et de Montréal, mais dispersés dans l'horaire et selon les stands des éditeurs. Au SLPN, il n'y a pas de file d'attente. Il n'y a pas de surstimulation. Nous ne sommes pas une foire du livre.»

Invité, en juin dernier, à participer au blogue Zone d'écriture de Radio-Canada, Picard-Siouï a très bien résumé la problématique de la littérature autochtone d'ici: «*C'est la poule ou l'œuf: il faut des auteurs pour construire une littérature, mais il faut une infrastructure littéraire pour permettre l'émergence de nouveaux auteurs.*»

Or, émergence il y a. Si «*les Naomi Fontaine demeurent l'exception plutôt que la règle*», on voit maintenant poindre, avec les Natasha Kanapé-Fontaine et Marie-Andrée Gill, qui seront présentes au Salon de Wendake, une nouvelle génération en quête de repères critiques et de lieux d'édition. Et Wendake se trouve tout au

centre de ce nécessaire début d'institutionnalisation, Hannenorahk étant le nom à la fois de la librairie qui s'y trouve et de la maison d'édition, vouée aux productions littéraires des Premières Nations, qui y a vu le jour.

Dans ces débuts institutionnels, l'enseignement et la recherche universitaire jouent un rôle évident. Le SLPN, en fait, est une sorte de rejeton du Carrefour international des littératures autochtones de la francophonie (CILAF) qui s'est tenu dans ce même hôtel-musée il y a quatre ans. A la limite, on pourrait dire qu'une littérature qui n'est pas étudiée n'est pas vivante. «*Du côté des chercheurs*, signalait Louis-Karl Picard-Siouï sur Zone d'écriture, *l'intérêt est grandissant. Il s'agit d'un champ d'études pratiquement vierge, ce qui est particulière-*

de fraternité. Le monde de la littérature autochtone du Québec est un petit monde, qui agit localement et pense globalement.

«*Nous sommes*, explique Picard-Siouï, *un lieu où les auteurs, le public, les chercheurs, les étudiants peuvent s'asseoir ensemble et discuter. C'est un salon à échelle humaine où les rencontres sont possibles.*»

Cinq éditeurs ont déjà confirmé leur présence: Hannenorahk, évidemment, Mémoires d'encrier, Cornac, Septentrion et Soleil de minuit. À l'occasion du salon seront lancés des ouvrages de Natasha Kanapé-Fontaine, de Sylvain Rivard et Nicole O'Bomsawin, et du poète Jean Sioui. Plusieurs conférences et tables rondes sont au programme. Tout ça au sein de ce lieu superbe, de cet espace proprement majestueux où la beauté des premières cultures sou-

dain donne l'impression de nous envelopper: l'Hôtel-Musée des Premières Nations, à Wendake. «*Les Québécois, affirme Louis-Karl Picard-Siouï, sont profondément touchés par l'art contemporain des Premières Nations, toutes disciplines confondues. Le seul problème, c'est qu'ils l'ignorent et, dans certains cas, ne veulent pas le découvrir. Là réside le principal défi.*»

C'est vrai. Et peut-être que, grâce à Kwahiatonhk!, on demandera à une Naomi Fontaine ou à un Louis-Karl Picard-Siouï de commenter le Plan Nord dans *Le Devoir* des écrivains de l'an prochain.

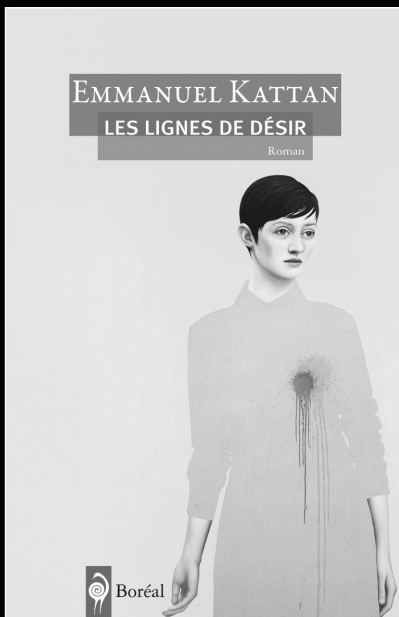
Avec la collaboration de Marie-Hélène Jeannotte



Emmanuel
KATTAN
LES LIGNES
DE DÉSIR

«Une des lectures incontournables de la rentrée littéraire!»
Denis Gamache
Ruedeslibraires.com

«Il faut lire *Les Lignes de désir*, le nouveau roman d'Emmanuel Kattan.»
Marie-Louise Arsenault
Radio-Canada



© Tous droits réservés

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Roman · 256 pages
22,95 \$
PDF et ePub : 16,99 \$

LITTÉRATURE CANADIENNE

Du côté de Kapuskasing

SUZANNE GIGUÈRE

C'est à une traversée des cultures que nous invite l'écrivaine ontarienne Hélène Koscielniak dans son roman *Filleul*. L'auteure aborde avec beaucoup de délicatesse et de sensibilité le parrainage d'enfants. L'histoire se déroule en Haïti, en République dominicaine et dans le nord de l'Ontario.

Le filleul, c'est Jo'no, un adolescent dont la vie a été jusqu'ici partagée entre Haïti et la République dominicaine. Pour le tirer de la délinquance, sa mère fait appel à une amie canadienne qui accepte de le parrainer et l'accueille à Kapuskasing, dans le nord de l'Ontario. C'est par les yeux de Jo'no que nous découvrons la splendeur de l'hiver — il mémorise un poème sur la neige —, le confort de notre quoti-

dien, l'accès facile à l'école ou aux soins médicaux. Mais le regard de Jo'no nous renvoie aussi aux aspects plus sombres de ce pays du Nord. À l'école, Jo'no suscite d'abord une curiosité bienveillante, mais quand il ose se lier d'amitié avec Billy, un jeune Inuit, il s'aperçoit que l'injustice et le racisme existent aussi ici. Quand il découvre la réserve misérable où vit son ami avec son grand-père, il se rappelle avec désarroi les injustices et les préjugés qui régnaient dans les bateyes dominicains (agglomérations de travailleurs agricoles coupeurs de canne à sucre) où il a grandi et souffert.

Après le repas, assis à côté du feu, il écoute le grand-père Moosum lui raconter comment il a été arraché à sa famille à un très jeune âge pour être enfermé dans un pension-

nat par les Blancs qui se sont efforcés d'extirper le «sauvage» en lui afin de le «civiliser». On lui a rasé la tête et on l'a frappé chaque fois qu'il s'exprimait dans sa langue. D'une voix triste, le grand-père déclare que c'est ainsi qu'il a appris le «bon français». Il n'a jamais revu ses parents, décédés pendant son absence. Il raconte que le pire a été la perte de son appartenance. Chez les Blancs, on ne voyait que ses traits autochtones; chez les siens, on ne considérait que son langage soigné et ses habitudes particulières. Sa voix se teinte d'amertume. Le croisement des cultures l'a transformé en un être étrange, hybride, inapte à faire partie intégrante de la société blanche ou autochtone.

Jo'no se demande s'il ne lui arrivera pas la même chose s'il demeure longtemps loin de chez lui. Pour la première fois, il se demande quel est son milieu à lui. *Le batey?* La République dominicaine, le pays de son père? Haïti, le pays de sa mère? Ou peut-être le Canada? Il est saisi d'une pénible sensation d'écartèlement entre des mondes si différents. Il nage dans un flot d'émotions contradictoires. Rester ou rentrer?

L'histoire de l'amitié entre Jo'no et Billy est au cœur d'un récit beaucoup plus vaste que résume un proverbe créole: «*Tout moun se moun*» (tout homme est un homme, c'est-à-dire que tout être humain a droit à la dignité).

Nous voilà transportés en

République dominicaine, où nous suivons le père Mark Gilman qui met sa propre vie en danger pour libérer les travailleurs haïtiens de leurs exploités qui les considèrent comme indésirables, mais indispensables, pendant que le gouvernement haïtien s'accroche au fait que ses citoyens nécessitent le pays et que les multinationales américaines tirent parti d'une main-d'œuvre à bon marché.

Amitié, résilience, droits de la personne, violence, courage. Ces mots forment la trame d'un roman ambitieux et complexe où la marraine et la mère de Jo'no se retrouvent elles aussi au carrefour de grandes décisions et entameront une vie nouvelle. Hélène Koscielniak ajoute avec *Filleul* une suite émouvante à son roman *Marraine*, qui a remporté le Prix de littérature éclairée du Nord en 2009. Ce prix reconnaît la contribution exceptionnelle des auteurs du nord de l'Ontario à la culture régionale.

Collaboratrice
Le Devoir

Hélène Koscielniak participe le dimanche 18 novembre, au Salon du livre de Montréal, à une table ronde intitulée «*Intégration des immigrants par l'écriture et la lecture*». À 14h45 à l'Agora.

FILLEUL
Hélène Koscielniak
L'Interligne, coll. «Vertiges»
Ottawa, 2012, 368 pages

Marie-Hélène Larochelle

Prix de l'Essai 2012 de la Société des Écrivains francophones d'Amérique

MONSTRES

L'abécédaire des MONSTRES

Fragments de Réjean Ducharme

Les PUL félicitent chaleureusement Marie-Hélène Larochelle, gagnante du Prix de l'essai 2012 pour son ouvrage *L'abécédaire des monstres. Fragments de Réjean Ducharme*

Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

Arlette Cousture et Isabelle Clément

EN LIBRAIRIE

DELBUSSO ÉDITEUR

ARNAUD AU PAYS DES KOALAS

64 pages, illustré, 14,95 \$
www.delbussosediteur.ca

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

LITTÉRATURE

Des relations senties et consenties d'Olivier Adam

Dans *Les lisières*, Olivier Adam mêle le récit de sa vie et ce qu'elle pourrait être, poussée dans les recoins de l'émotion. Dans un grand mouvement fluide, il trace le portrait d'un homme angoissé, qu'il épie jusque dans sa commune banalité. C'est à la fois peu héroïque et très abouti. Olivier Adam est présent au Salon du livre de Montréal samedi de 13 h à 15 h et dimanche de 11 h à 13 h, au stand de Flammarion.

GUYLAINE MASSOUTRE

On dit parfois qu'un prix littéraire en attire un autre. En réalité, ce sont parfois les livres qui s'enfilent dans une quête plus ample, dérangeante lorsque le sujet n'est pas vraiment digne d'admiration. Olivier Adam s'interroge-t-il ainsi sur sa carrière d'écrivain?

Né en 1974, il a été remarqué en 2000, dès son premier roman (*Je vais bien, ne t'en fais pas*), puis pour ses nouvelles (*Passer l'hiver*). D'autres romans ont suivi (*Falaises*, *À l'abri de rien* et *Des vents contraires*), tandis qu'il endossait le rôle de scénariste pour le cinéma et celui d'un écrivain morose aux romans déprimés.

C'est vrai qu'il crée des voix d'hommes quasi emmurés, mais les sentiments sont élaborés. Dotés de contradictions et d'angoisses, ces personnages incarnent une génération avide d'être en phase avec le monde, mais retenue par un atavisme provincial. Ils sont déchirés par des aspirations et des besoins contraires, par

exemple vis-à-vis des enfants ou de la Bretagne, en bordure de laquelle Adam habite. L'éclatement de la famille? Elle le menace sans l'affecter personnellement.

Les lecteurs s'identifient aisément à son univers ramifié, à sa source narrative coulante et psychologique dans laquelle tout fout le camp.

L'archétype masculin

Les lisières, qu'il publie chez Flammarion, est de cette veine. C'est l'histoire de Paul Steiner, double du romancier. Sa vie intérieure, mise à nu, est un mélange de destruction et de malheurs intimes. Si c'est bien une fiction, on sent cette voix émaner du désir vrai de rendre compte d'une vie douloureuse. Quand bien même son auteur, dont l'œuvre se porte bien, afficherait une équanimité souriante.

Pour sa fiction, Adam a choisi de se poster à la lisière des tensions, sans se prendre dans les ornières. Paul Steiner est un archétype: la vie en société à laquelle il tend le ra-



DAVID IGNASZEWSKI/KOBYO FLAMMARION

Né en 1974, Olivier Adam a été remarqué en 2000, dès son premier roman, *Je vais bien, ne t'en fais pas*.

mène à soi comme s'il était étranger. Aux prises avec le marasme intérieur, il plonge vers des états de délabrement. Mais l'introspection, l'examen abrasif de ses échecs le tient à flot. Il surnage.

Paul Steiner fait penser à un personnage de Marguerite Duras. Celle-ci avait dit l'émotion d'Aurélia Steiner, voix d'une femme qui perd

un enfant et d'une enfant qui perd sa mère. Puis elle avait transposé ce personnage, pour le donner au théâtre à un acteur, effaçant la marge entre masculin et féminin. Le Steiner d'Adam fait penser à cette Steiner de Duras. Sa parole de la perte, ce décalage en soi d'avec la réalité dessine un renoncement possible, qui s'amplifie dans les

romans d'Adam.

Dans cette forme libérée, plutôt molle, d'autobiographie et de fiction, le portrait demeure vivant: est-ce l'auteur, est-ce un personnage? L'impression de noyade mélancolique guide le lecteur dans une dérive qui unit ici les contraires, la féminité, la sentimentalité, l'assurance et le bien-fondé de choix mâles

et assumés. Les démarcations s'estompent.

Dans la marge

D'où ce beau titre, *Les lisières*. Qu'on y lise l'enlèvement, le lisier et le corridor biologique entre deux milieux, ici celui de la ville — représentée par beaucoup de personnages ordinaires, dont le retour de Paul vers la banlieue parisienne — et là celui de la campagne, où toutes les consciences trouveront une issue lumineuse à leur conscience tourmentée.

Adam interroge les ambiances sociales, le pays en crise, les mentalités de village, le désarroi des hommes. Ses pages sont emportées par un flux rapide, un rythme qui précède l'histoire. Les lieux sont importants. Ils guident les pensées des personnages en crise qui y vivent. Être au cœur de la capitale ou vivre en province fait une différence. De là le dévoilement impudique des émotions et leurs causes: des lieux et des conjonctures. Écriture sans ironie, sans froideur, elle a de la fénétique le besoin de tout dire, avec fièvre et crûment.

Collaboratrice
Le Devoir

LES LISIÈRES

Olivier Adam
Flammarion
Paris, 2012, 455 pages

Chronique de la terreur signée Philip Roth

GILLES ARCHAMBAULT

Daniel Defoe a écrit *Le journal de l'année de la peste* en s'inspirant de l'épidémie qui avait décimé Londres en 1665. Les lecteurs se souviennent mieux de *La peste* de Camus. Pour ce qui serait son adieu au roman, Philip Roth se penche sur les ravages que fit la polio pendant les dernières années de la Deuxième Guerre mondiale. Il exagère l'étendue de la menace pour en faire en quelque sorte une image de la condition humaine. Si Dieu est bon, pourquoi permet-Il que des enfants meurent dans des conditions atroces?

Bucky Cantor est dans la jeune vingtaine. Sa mère est morte en couches, son père est un escroc qui l'a abandonné. C'est l'image de son grand-père maternel qui le guidera. Souffrant de graves problèmes de vision, il ne peut aller combattre en Europe avec les hommes de sa génération malgré le profond désir qu'il en a. Il s'emploie donc à aider les autres. Il se dévoue auprès de sa grand-mère, veuve de cet aïeul qu'il vénère par-dessus tout. La main-d'œuvre étant devenue rare à cause de la guerre, il obtient sans aucun mal un poste d'animateur de terrain de jeu. Il s'y montre brillant entre tous, aimé des enfants et vénéré par les parents de ce quartier juif de Newark. Il devient Monsieur Cantor. Malgré son jeune âge, il montre d'indéniables qualités de leader.

Se manifestent dans le quartier les premiers cas de polio. Comment faire face à la catastrophe avant qu'elle devienne la pandémie que l'on craint? Des mesures radicales de salubrité publique n'enrayent pas les progrès du mal. Newark est devenu un milieu qu'il faut fuir. Bucky en a l'occasion. Marcia, celle qu'il désire épouser, insiste pour qu'il la rejoigne dans un camp de vacances des Poconos. Il commence par refuser, estimant qu'il n'a pas le droit d'abandonner sa grand-mère et les enfants dont il s'occupe. Mais il finit par céder aux représentations de sa fiancée, mal convaincu, rongé par les remords.

Comme il s'est toujours senti coupable de quelque chose, cette épidémie appréhendée lui est occasion de paralysantes préoccupations. Avait-il le droit d'abandonner les jeunes gens dont il avait la charge pour retrouver sa fiancée? En somme, pouvait-il fuir le désastre pour connaître le bonheur? Il est en pleine panique lorsqu'il se rend compte que le camp où il s'est en quelque sorte réfugié est à son tour menacé par la polio. Est-il responsable de l'infiltra-

tion de la maladie dans un milieu jusqu'ici protégé? Un garçon à qui il avait enseigné le lancer au javelot est foudroyé par la maladie. Est-ce parce que lui, Bucky Cantor, porteur du germe de la polio, le lui a transmis? Il n'en faut pas plus pour qu'il prenne panique.

Bucky a toujours eu besoin d'un guide. Son grand-père d'abord, puis le docteur Steinberg, père de Marcia. Cet homme fait figure pour lui de maître à penser. Le médecin a adopté une attitude de fermeté par rapport à la situation qui prévaut à Newark: «*Je m'oppose à ce qu'on fasse peur aux enfants juifs. Je m'oppose à ce qu'on fasse peur aux Juifs, point. Ça, c'était pour l'Europe, c'est pour cela que les Juifs ont fui.*» Le jeune homme passe peu à peu à une autre interprétation des choses. Comment croire que Dieu permette de telles atrocités? Comment surtout peut-Il tolérer qu'elles soient commises à l'endroit d'innocents?

Dans une récente interview donnée à un journaliste des *Inrockuptibles*, Roth admettait qu'il n'est pas porté vers l'abstraction. «*Dès qu'une conversation en arrive sur la métaphysique ou la philosophie, je m'endors. Tout ce qui m'intéresse est de raconter ce qui s'est passé, c'est de raconter des histoires.*»

Il me semble qu'au niveau même de la narration, Roth a fait mieux ailleurs. Dans l'exposé qu'il fait de l'étendue du mal qui menaçait en 1944 la ville de Newark, il se montre volontiers lourd, explicatif, tant par exemple un peu inutilement les communiqués diffusés par les autorités municipales. À mon avis, il faut attendre la page 193 pour lire le Philip Roth des grands jours. On est en 1971. Bucky Cantor rencontre par hasard un rescapé de la polio.

C'est par la bouche de ce dernier que nous apprenons que Bucky a été à son tour frappé par la polio, qu'il en est demeuré en partie handicapé. À la suite de quoi, il s'est retiré de tout, refusant les avances de Marcia pour qui son état physique n'est pas un obstacle à l'amour. Devant cet homme qui malgré son infirmité a su trouver dans le mariage et la vie de famille des sources de bonheur, Bucky est le révolté, celui qui n'accepte pas.

Selon l'interprétation d'Arnie, l'un des enfants dont il avait la charge lors des événements, qui devient le narrateur de la chronique, «*la conception qu'il avait de Dieu était celle d'un être tout-puissant qui n'était pas un dieu unique en trois personnes, comme dans le christianisme, mais en deux: un pervers timbré et un mauvais génie.*» Bucky a commencé par

en vouloir à Dieu, il s'en est par la suite pris à lui-même. Il est responsable de cette malédiction qui a réduit à néant ses aspirations de justice et, plus grave encore, il a été la cause de la mort de plusieurs enfants.

Cette troisième partie de ce court roman, intitulée «*Le retour*», nous rappelle quel grand écrivain est Philip Roth. Le désarroi, l'abdication de ce personnage devant les maléfices que lui apporte la vie est l'illustration de la destinée de Job, à qui Dieu avait tout donné et tout retiré. Bucky avait une haute idée de la conduite personnelle, il voulait aider les autres. Empêché d'aller combattre en Europe pour la liberté, se sentant humilié de la situation, il s'était donné pour mission de «*se faire pardonner*». C'est un personnage plus qu'attachant qu'on aimerait

mieux connaître. Ce ne sont pas ses «*idées*» qui nous retiennent autant que la grandeur des aspirations qu'il a dû sacrifier afin de devenir cet irrédicible céli-bataire, réduit à occuper un travail médiocre, à occuper ses loisirs à des séances devant la télé ou à des repas en solitaire au restaurant.

Roth a raison de dire que la métaphysique n'est pas son fort. Reste le romancier qui n'est vraiment pas rien.

Collaborateur
Le Devoir

NÉMÉSIS

Philip Roth
Traduit de l'anglais par Marie-Claire Pasquier
Gallimard, coll. «*Du monde entier*»
Paris, 2012, 226 pages

Les Éditions Triptyque félicitent



MAUDE SMITH GAGNON

UN DRAP. UNE PLACE.

poésie, 94 p., 15 \$



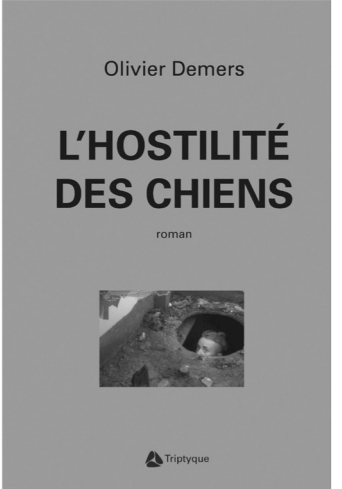
Maude Smith Gagnon
Lauréate du Prix littéraire
du Gouverneur général – poésie



OLIVIER DEMERS

L'HOSTILITÉ DES CHIENS

roman, 182 p., 20 \$



Olivier Demers

Finaliste du Grand Prix littéraire Archambault

Salon du livre de Montréal – Stand 532

www.triptyque.qc.ca

Robert
LALONDE
UN JOUR LE VIEUX
HANGAR SERA EMPORTÉ
PAR LA DÉBÂCLE

« On retrouve dans ce roman l'écriture fougueuse et l'impétuosité de Robert Lalonde, ainsi que son amour doublé d'un respect craintif de la nature. »
Josée Lapointe
La Presse

Au Salon du livre de Montréal
Stand n° 433
Samedi
12 h à 13 h
Dimanche
14 h à 15 h

Boréal

Roman · 192 pages
21,50 \$
PDF et ePub : 15,99 \$

www.editionsboreal.qc.ca

© Martine Doyon

LITTÉRATURE

ENTRETIEN AVEC PATRICK DEVILLE

Comment Patrick Deville vint à raconter Yersin

GUYLAINE MASSOUTRE

Peste & choléra a remporté le prix Femina. Patrick Deville y campe les aventures de l'embryologiste suisse Yersin, parti de Paris découvrir le bacille de la peste en Indochine. Ce n'est qu'un aspect de sa truculente vie d'explorateur et d'entrepreneur, resté fidèle à son clan de biologistes pasteuriens.

Patrick Deville, vous êtes né en Bretagne du Sud, où votre père dirige un hôpital psychiatrique. Tenez-vous de là votre curiosité pour les originaux et ce formidable goût de l'anecdote ?

Mes huit premières années dans ce lieu particulier ont conditionné mon enfance, mais je ne fais pas de lien direct avec l'écriture. C'est plutôt l'emplacement de cet ancien lazaret pour marins — qui n'était plus en fonction lorsque j'ai grandi —, à l'embouchure de la Loire, et cette ambiance maritime qui l'expliquent. Saint-Nazaire est aussi le lieu natal de Jules Verne.

Comment conciliez-vous votre vie d'écrivain globe-trotter et l'ancrage à Saint-Nazaire, à la Maison des écrivains étrangers et des traducteurs que vous dirigez ?

Ma véritable activité est celle d'un lecteur de littérature française et de langues étrangères. J'édi- te des livres étrangers en français, ce qui ne fait qu'un avec mes nombreuses lectures d'écrivain. L'an dernier, j'ai invité de jeunes écrivains cambodgiens qui n'avaient jamais quitté Phnom Penh, car je les ai édités en bilingue. Depuis quatre ans, je suis sur zone, comme on dit dans la marine : j'arpente la frontière birmane, au Vietnam, et j'assiste au procès des Khmers rouges. Pour mon livre africain, *Equatoria*, j'ai pu organiser des rencontres littéraires angolaises. Mais que je me rende à Quito, en Equateur, n'a pas de rapport avec un projet personnel.

L'écriture bondissante de Peste & choléra, hachée, objective, presque froide, ressemble à des notes. Est-ce à cause des lettres du savant Yersin que vous avez consultées pour ce livre ?

Ce n'est pas conscient : le sujet m'entraîne. Écrire sur les premiers pasteuriens, croisés dans mes lectures, est un projet qui me tient à cœur. J'ai sollicité l'autorisation de lire les archives à l'Institut Pasteur. De la troupe Calmette et Yersin, j'ai extrait celui qui vit le

plus longtemps, près de 80 ans, Yersin, qui meurt en 1943. C'est mon fil rouge. La rapidité de la première partie de mon livre vient de sa vie. Il m'a fait un cadeau d'un double voyage, l'un en l'air, à 77 ans, à bord du dernier vol d'Air France en 1940, et l'autre en mer, 50 ans auparavant, sur un paquebot entre Marseille et Saigon. Mon livre débute sur ces deux moments qui n'en font qu'un.

Raison et passion vous résument-elles, comme Yersin découvrant le bacille de la peste ?

Mon empathie pour lui a augmenté lorsque j'ai lu les originaux de ses lettres. Sa curiosité insatiable, son côté touche-à-tout, de la biologie à l'agriculture, et sa solitude me plaisent par-dessus tout. J'ai voulu faire l'éloge de la solitude et de l'ennui à travers lui, comme de la droiture et de la fidélité qu'il illustre.

Vous écrivez très vite : deux mois pour *Kampouchéa*. Et celui-ci ?

Quand j'écris, c'est très rapide et brutal ; je m'installe à l'hôtel et j'écris jour et nuit. Pour *Kampouchéa*, je me suis isolé à Phnom Penh dans le quartier chinois, parce que je ne parle pas chinois. Aucun

grain de sable ni phrase entendue ne m'a contaminé. Je suis retourné au Vietnam pour écrire *Peste & choléra*, avec tout en mains, dans trois hôtels cette fois, le Dalat Palace à Dalat, le Ysaka à Nha Trang et le Bong Sen à Saigon où j'ai des habitudes.

Yersin est Suisse, « un autodidacte qui méprise les besogneux », « étranger à la politique et à l'économie », dites-vous. Vous réinventez la biographie, « roman sans fiction » sur des faits vérifiables. Quel est son destin littéraire ?

Yersin est un héritier des Lumières, avec une vie légendaire. Son passeport français lui permet d'exercer la médecine. Suisse, il a une bibliothèque scientifique complètement bilingue, française et allemande, qui permet de voir les conflits entre ces nations. Son éblouissement de voir la mer, en Normandie, le pousse à être marin. Quand il voit que la recherche va se compliquer, qu'il devra chercher beaucoup pour trouver peu, ce bricoleur de génie préfère l'action. On découvre le latex, la quinine, alors Yersin reprend les travaux de La Condamine. Tous ces explorateurs professionnels dont j'écris la vie sont issus de l'École navale de Brest. Ils ont fait des milliers de photographies à travers la planète, que nous espérons publier... Et tout cela continue dans trente-trois instituts Pasteur dans le monde ! Yersin, en fait, nous permet par la littérature d'interroger nos vies.



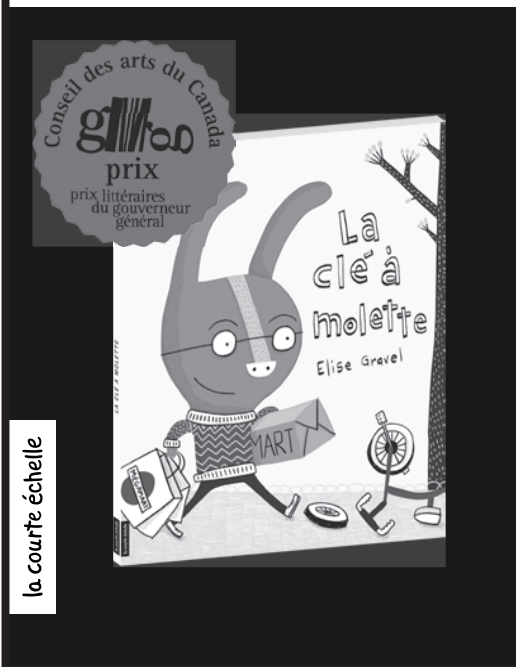
Collaboratrice
Le Devoir

Patrick Deville vient de gagner le Femina.

© HERMAN



La courte échelle félicite
Elise Gravel, lauréate
du Prix du Gouverneur général,
littérature jeunesse-illustrations.



Ainsi que les finalistes



Louise Bombardier
Littérature
jeunesse-texte
Katty Maurey
Littérature
jeunesse-illustrations



Emilie Leduc
Littérature
jeunesse-illustrations

www.editionsxyz.com

Marie-Renée Lavoie

Le syndrome de la vis

.....

Marie-Renée Lavoie

Invitée d'honneur du
Salon du livre de Montréal

.....

Le syndrome de la vis
«Pense à rien. Pis dors.»

présente

Le Salon du livre de Montréal

LES AUTEURS EN TÊTE D'AFFICHE

14 AU 19 NOVEMBRE 2012

Programmation complète sur salondulivredemontreal.com

Président d'honneur :
Georges-Hébert Germain

Invités d'honneur :
Grégoire Delacourt
Laurent Gaudé
Mylène Gilbert-Dumas
Armel Job
Marie-Renée Lavoie
Georges Leroux
Normand Mousseau
Bruno St-Aubin
Mélanie Watt

Heures d'ouverture
mercredi : 9h à 21h
jeudi : 9h à 21h
vendredi : 9h à 22h
samedi : 9h à 21h
dimanche : 9h à 19h
lundi : 9h à 16h

Matinées scolaires
mercredi, jeudi et lundi : 9h à 15h
Admission générale : 8 \$
Admission générale via Internet :
6 \$ plus frais de service
Aînés (60 ans) : 6 \$
Passport (photo requise) : 12 \$

PLACE BONAVENTURE

Bonaventure
800, rue de la Gauchetière Ouest, Montréal

GENEVIÈVE BILLETTE

PRIX LITTÉRAIRES DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2012

Leméac Éditeur offre ses félicitations à Geneviève Billette, lauréate du Prix du Gouverneur général 2012, catégorie « Théâtre », pour la pièce *Contre le temps*.

« *Contre le temps* de Geneviève Billette a su, avec un personnage du XIX^e siècle, le mathématicien Évariste Galois, trouver un écho dans les questionnements les plus contemporains et plonger dans l'intime pour rejoindre l'universel. L'auteure crée un formidable espoir dans une époque trouble. »

Jury des Prix littéraires du Gouverneur général 2012

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Ruée vers l'Ouest

Un premier roman fort signé Marie-Christine Lemieux-Couture

CHRISTIAN DESMEULES

Prenez un couple de jeunes Québécois qui se disloque, mettez-le sur la route avec une « pancarte à pouce », beaucoup d'inconscience et la vague intention de se rendre jusqu'en « BiCi » pour y planter des arbres.

Au départ, ce n'était rien, « c'était une idée de rien du tout, un échec prévu d'avance, histoire de rigoler quelques mois ». Mais ce rien se transforme vite en petite catastrophe, en traversée du désert où se révèle toute l'étendue d'un désastre intime et d'une fraude continentale.

Les deux protagonistes de *Toutes mes solitudes!*, « roman de plage pour intellectuels classé E pour tous » de Marie-Christine Lemieux-Couture, sont au début de la vingtaine. Lui est une tête heureuse, un « pseudopoète » un peu immature. Elle, plus inquiète et plus sombre, est « une fille qui communique aussi bien qu'un toaster ».

En bonne narratrice nonchalante, Chri, retranchée derrière une écriture tendue, pose un regard plutôt radical sur l'amour et sur une bonne partie du genre masculin — sur le spécimen qui l'accompagne chose certaine, qu'elle appelle Jean-Couillon ou Couillon tout court et qu'elle traîne, devant ou derrière elle, comme un boulet.

Une plume forte

Camionneurs, fondamentaliste chrétien, tripoteux, soldat canadien revenant d'Afghanistan: leur trajectoire leur fait croiser une faune triée sur le volet. Et une fois sortis de leur



Un premier roman aux accents céliniens pour Lemieux-Couture

bocal montréalais, c'est bel et bien l'expérience d'une autre solitude à deux qui s'enclenche.

Chri reconnaît avoir un certain don pour l'hyperbole. La question nationale? « Just some old fuck. » L'écriture, la narration? « Je ne narre pas, moi. Si j'avais la Narration devant moi, c'est à coups de batte de base-ball que je la décapiterais! » La route elle-même? « La Transcanadienne est le royaume du café cheap qui goûte le jus de cendrier. »

Dotée d'une plume forte aux accents céliniens, Marie-Christine Lemieux-Couture connaît ses classiques. Voyez: « Un bloc de pierres concassées, la Transcanadienne, elle en-

taille les champs, de part en part, à perte de vue, une immense cicatrice d'asphalte puriforme. Elle s'étend comme une salope, mais phallique, la route: ligne commerciale, elle défonce les frontières. Grise, monotone comme le bruit de fond d'une conversation qui mène nulle part. »

Un clin d'œil pastiche au fameux passage de l'arrivée à New York de Bardamu dans *Voyage au bout de la nuit*? Bien sûr. Autre exemple du don de l'auteure pour la provocation intelligente et le repiquage littéraire, son « *Speak rich en tabarnaque* », détournement créatif du poème de Michèle Lalonde sur fond de printemps érable

et de vidéo virale (c'est ici: www.tamere.org/2012/03/tamere-porte-un-carre-rouge).

Un commentaire social

Et pour rester sain d'esprit jusqu'au bout de la route qui fait un peu exister ce pays « qui ressemble à une névrose coast to coast », on hurle un peu. « On hurle qu'on a existé à tous ceux qui croisent notre route, même si cette route, elle s'effrite de part en part, qu'on n'y tient plus ou à peine. [...] On erre et on tente tant bien que mal de rafistoler les fragments de soi. Six milliards de pots cassés, ça fait beaucoup de poussières. »

Déroutant le long de ce voyage vers nulle part un commentaire social acerbe et intelligent — avec de la graine de contemptrice à la Mavrikakis première manière —, Marie-Christine Lemieux-Couture découpe en rondelles la langue de bois et

multiplie les effets en vue d'ébranler, qui sait, un peu du confort et de l'indifférence. Une réjouissante découverte. On en redemande.

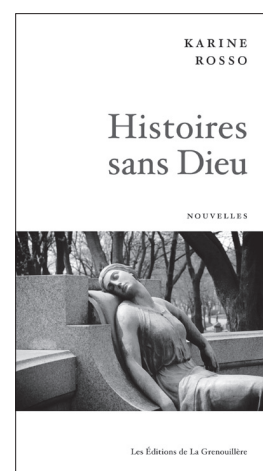
Une dernière pour la route? « *Le Joyeux Canada est un pays qui n'existe pas, une tour de Babel fissurée par sa folie des grandeurs, trouée par l'asphalte d'une autoroute qui relie chaque petit morceau de néant*

entre eux, mais sans autre communication possible que celle de la marchandise. »

Collaborateur
Le Devoir

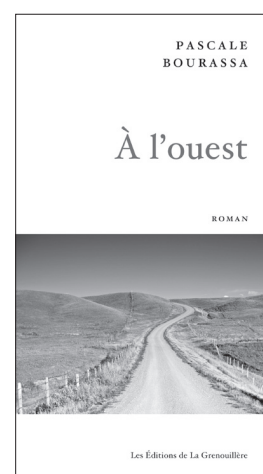
TOUTES MES SOLITUDES!

Marie-Christine
Lemieux-Couture
Ta Mère
Montréal, 2012, 304 pages

La Grenouillère
au Salon du livre de MontréalKarine Rosso
*Histoires sans Dieu*nouvelles • Coll. « Migrations »
122 pages • 18,95 \$

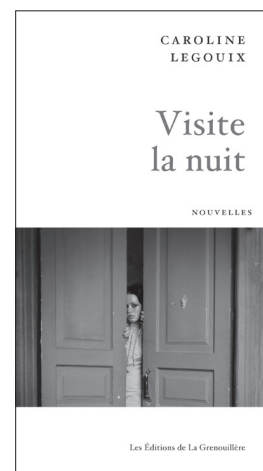
Migrants ou déracinés, ces personnages sont tous reliés les uns aux autres par un humanisme qui les porte et les transcende.

Dédicaces :
Samedi : 11 h à 13 h
Dimanche : 11 h à 13 h

Pascale Bourassa
*À l'ouest*roman • Coll. « Migrations »
240 pages • 20,95 \$

Joana retourne en Alberta avec son nouveau conjoint. Tout au long de la route, elle fait d'étranges rêves... Un road-book fantastique!

Dédicaces :
Samedi : 17 h à 19 h

Caroline Legoux
*Visite la nuit*nouvelles • Coll. « Migrations »
148 pages • 18,95 \$

On peut recevoir une Visite la nuit et voir tout son univers basculer. Un être cher frappe à la porte d'une jeune femme. Lui répondra-t-elle? Un rare plaisir de lecture.

Dédicaces :
Vendredi : 15 h à 17 h
Samedi : 15 h à 17 h
Dimanche : 15 h à 17 h

Alain Brochu
*Les insectes sont maîtres*roman • Coll. « Migrations »
116 pages • 18,95 \$

Illustrations couleur
Un enseignant et une enseignante sont enrêlés dans un monde d'insectes, et c'est leur propre école! Un roman criant de vérité sur le monde de l'enseignement.

Dédicaces :
Samedi : 13 h à 15 h
Dimanche : 13 h à 15 h

France Boisvert
*Un vernis de culture*nouvelles • Coll. « Migrations »
222 pages • 19,95 \$

En Amérique, on mène une vie effervescente. Mais quand le masque tombe, une nouvelle réalité surgit. Est-ce la vraie pour autant?

AMÉRIQUE

SUITE DE LA PAGE F 1

« Barbara se souvenait de son séjour à l'infirmerie de la prison avec Yvonne, quand on les nourrissait de force, de façon intraveineuse, après quinze jours de jeûne, elles pouvaient à peine se lever sans s'évanouir... »

Elle sait que, dans l'esprit de Barbara, le combat contre la ségrégation raciale et la lutte contre la course aux armements nucléaires formaient la même protestation non violente et universelle, digne de nous inciter

à frôler la mort. Mais elle fixe une image, encore plus crue que celle du sacrifice presque imminent.

Cette dernière image l'ensorcelle: « *L'étudiant est allongé sur l'herbe, son front saigne sous sa belle chevelure; l'étudiant est mort. La fusillade est finie. Il est un peu plus de midi et l'air est tiède, c'est le printemps.* » La Garde nationale vient de tirer, à la Kent State University en Ohio, sur une foule de jeunes gens qui manifestaient, en

1970, contre l'invasion américaine du Cambodge: quatre morts.

L'image comme les autres ont beau rester perdues dans le temps, Marie-Claire Blais a l'art d'en faire les pièces détachées d'un monde qui change, qui grandit, qui éclate. À l'insu des conformistes, mais sous le regard toujours jeune de ceux qui ont cru à Occupy Wall

Street et à notre printemps érable, l'Amérique sera de plus en plus le continent de l'inattendu.

Collaborateur
Le Devoir

PASSAGES AMÉRICAINS
Marie-Claire Blais
Boréal
Montréal, 2012, 104 pages

LETTRES À UN JEUNE POLITICIEN LUCIEN BOUCHARD AVEC PIERRE CAYOUILLE

VENEZ RENCONTRER
LUCIEN BOUCHARD
EN SÉANCE DE DÉDICACE AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Samedi 17 et dimanche 18 novembre de 14 h à 15 h 30, kiosque 304

vib éditeur
Une société de Québec Média

Jean-Pierre LEMASSON

EN LIBRAIRIE

CHRONIQUES

GASTRONOMIQUES

QUÉBÉCOISES

200 pages, 22,95 \$
www.delbussosediteur.ca

DELBUSSO ÉDITEUR

Roger Varin:
Un prince incognito

Claire Varin
Un prince incognito
Roger Varin

Par l'auteur de
La mort de Peter Pan

Claire Varin sera en séances de signatures au Salon du livre de Montréal:

Samedi 17 novembre 2012:
19 h à 21 h

Dimanche 18 novembre 2012:
15 h 30 à 17 h 30

75 ans

FIDÉS

Les Éditions de La Grenouillère

Louis-Philippe Hébert, éditeur
C.P. 67, Saint-Sauveur, QC J0R 1R0
www.lagrenouillere.info

Stand 532 Dimédia



LIVRES

Sigmund Freud: père missives

La correspondance du maître viennois avec Anna, sa fille, patiente et disciple, paraît en fin en français. Captivant.

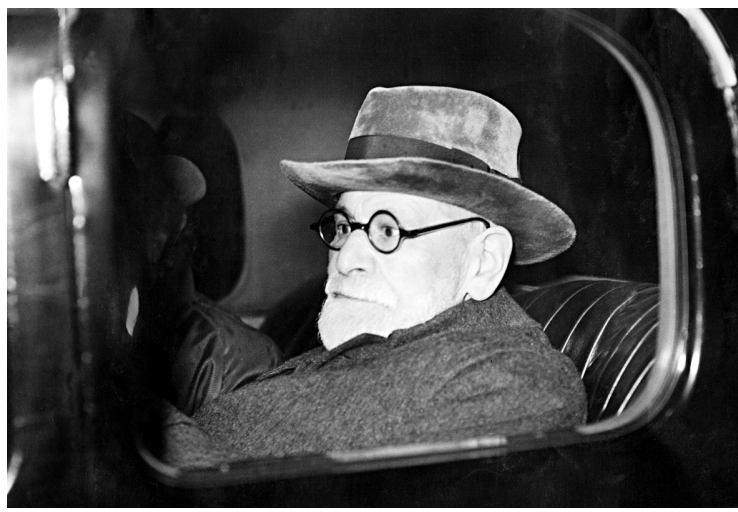
THOMAS WIEDER

Au début, il s'inquiète de sa santé à elle: «*A ton âge, il faut encore prendre du poids sans avoir peur de devenir trop grosse.*» À la fin, il la rassure sur sa santé à lui: «*J'ai incroyablement bien supporté la canicule, peut-être grâce à la nitroglycérine que j'avais prise à titre préventif.*» Trente-quatre

part entière d'une discipline que l'on a inventée. Ce qui fut le cas d'Anna, restée dans l'histoire de la psychanalyse comme l'une des deux grandes pionnières — avec sa rivale Melanie Klein — en matière de thérapie des enfants.

Pour ces trois raisons, la publication des lettres que se sont échangées Sigmund et Anna Freud entre 1904 et 1938 était très attendue — quand bien même ces 298 lettres représentent une masse assez peu considérable, si on la rapporte aux quelque 20 000 missives que Freud a écrites durant sa vie. Cette attente est aujourd'hui comblée, grâce à un volume impressionnant par l'érudition de son appareil critique.

Comme toutes les grandes correspondances, celle-ci réussit ce tour de force d'avoir été écrite pour un seul destinataire mais de s'adresser à de multiples lecteurs. Le passionné d'histoire, la grande, y trouvera d'abord son compte. Car plus d'une fois les soubresauts du monde s'invitent dans ces missives. Par exemple quand la fille fait état du climat déjà délétère qui règne dans l'Allemagne de Weimar, à l'occasion d'un voyage en train: «*Le seul problème, ce sont les voyageurs; je ne sais pas si ce sont vraiment tous des antisémites, mais en tout cas ils en ont l'air. Et j'ai peine à imaginer un pays où, face aux gens, on aurait plus l'impression d'être parmi les*



FILES PLANET NEWS AGENCE FRANCE PRESSE

Sigmund Freud en 1938, à Londres. Sa fille Anna est restée dans l'histoire de la psychanalyse comme l'une des deux grandes pionnières en matière de thérapie des enfants.

étrangers», écrit ainsi Anna, le 13 juillet 1922.

L'amateur de petite histoire, lui aussi, tournera avidement les pages. Car entre le père et la fille, c'est au fond toute la vie quotidienne d'une famille de l'intelligentsia bourgeoise du début du XX^e siècle qui se raconte. Avec sa géographie, constituée d'épicentres successifs, Vienne et Londres, et de villégiatures apprivoisées, tels Göttingen et Karlsbad. Avec ses événements de tous les jours, un cadeau d'anniversaire à trouver, un mariage à préparer, un hôtel à réserver, un déménagement à organiser, un livre à éditer, une traduction à superviser. Avec, aussi, ces obsessions propres à chaque famille, en l'occurrence les statuettes de collec-

tion et les chows-chows à poil roux, qui, chez les Freud, occupaient une place singulière.

Et puis il y a ces histoires encore plus anodines, mais qui, sous la plume des Freud, le sont évidemment beaucoup moins. Quand la fille, par exemple, confie à son père: «*J'ai récemment rêvé que tu étais un roi, et moi une princesse, et qu'on voulait nous dresser l'un contre l'autre par des intrigues politiques*» (6 août 1915). Quand le père s'inquiète de la cour que fait à sa fille son disciple Ernest Jones: «*Il n'est pas l'homme qu'il faut pour une créature féminine de nature raffinée*» (16 juillet 1914). Ou quand les deux se demandent s'il faut «*électriser*» le jeune Heinz, petit-fils de Sigmund et neveu d'Anna, pour qu'il

cesse de faire pipi au lit.

Restent les non-dits. Ce que le père et la fille n'évoquent pas l'un avec l'autre, préférant en parler à des tiers. On pense à ce «*rêve diurne où apparaissait un personnage féminin*», une «*histoire d'amour*» que la fille voulait raconter par écrit mais que «*papa*» lui a conseillé de «*laisser tomber*», comme elle le confia à Lou Andreas-Salomé. On pense aussi à cette confidence du père à la même amie de la famille, où se dit toute l'ambivalence de la relation à sa fille, alors âgée de 26 ans: «*Il y a longtemps que je la plains d'être encore chez ses vieux. [...] Mais si elle devait vraiment s'en aller, je me sentrais aussi appauvri que je le suis en ce moment.*»

«*Tu as exactement l'âge de la psychanalyse*», écrivait Sigmund à Anna le 6 décembre 1920, en faisant référence à l'année 1895, où naquirent à la fois sa fille cadette et la discipline qui le rendit célèbre. Ces 298 lettres sont à lire à cette aune: le récit, dans sa dimension la plus intime, d'une des plus extraordinaires aventures intellectuelles du XX^e siècle.

Le Monde

CORRESPONDANCE 1904-1938

ANNA ET SIGMUND FREUD
Édition établie et postfacée par Ingeborg Meyer-Palmedo
Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni
Préface d'Élisabeth Roudinesco
Fayard
Paris, 2012, 666 pages

Dans le cabinet de Freud

SIGMUND FREUD
À LA DÉCOUVERTE
DE L'INCONSCIENT
Ruth Sheppard
Larousse
Paris, 2012, 95 pages

Ce genre de livre n'aurait tout simplement pas été possible il y a quelques années. Une présentation générale du savant autrichien, on en connaît nombre d'autres. Mais celle-ci est accompagnée d'un nombre impressionnant de photographies et de nombreux fac-similés de lettres, de documents personnels et de manuscrits. On y trouve par exemple la reproduction à l'identique de détails «*notables de ses consultations de la journée*». Qui ignore aujourd'hui que Freud était un savant doublé d'un formidable écrivain? Les gens de lettres de son époque ne l'ignoraient pas. Pour son quatrième anniversaire, il reçut une lettre d'hommages signés par 191 écrivains de première importance, dont Virginia Woolf, Jules Romain et Aldous Huxley. On trouve aussi la reproduction de ce document dans ce livre passionnant.

Jean-François Nadeau

Paris rouge

CHRISTIAN NADEAU

Ancien chirurgien, écrivain, traducteur (d'Edward Saïd notamment), historien amateur et éditeur, Éric Hazan publie coup sur coup deux livres, très proches dans leur objet. Le premier est une réédition d'un livre paru en 2002 et qui est maintenant un superbe livre illustré. Il fallait un réel écrivain à ce bijou qu'est *L'invention de Paris*, et c'est maintenant chose faite. L'iconographie est bien choisie, même si on aurait pu souhaiter davantage de cartes et de plans des

différentes époques concernées, et même si parfois il y a une certaine répétition des images. Le second ouvrage, inédit, se présente comme une nouvelle histoire de la Révolution française.

Hazan n'est pas un historien professionnel, il le sait, et se borne à raconter ce qui l'intéresse au sujet de la Révolution. Autant le dire d'emblée, la lecture de ce livre est passionnante. Nous nous retrouvons plongés au cœur des assemblées, où retentissent les voix les plus connues (Robespierre, dont l'ombre est par-

tout dans le livre, Marat, etc.) et nous pouvons presque entendre la clameur des paysans, des ouvriers, des clubs de femmes révolutionnaires et des plus démunis. Nous passons de l'épisode des états généraux à celui de la formation des clubs politiques, à la prise des Tuileries, ou encore de grands moments dramatiques comme l'assassinat de Marat.

Lire la chronique de la Révolution par Hazan est pour ainsi dire un voyage dans le temps. Circuler dans un livre d'Éric Hazan est comme une longue promenade en compagnie d'un ami érudit. Nous apprenons beaucoup de choses sans toujours très bien savoir où nous allons et ce que nous retiendrons.

Hazan est un narrateur formidable. Il sait relater les faits divers comme les événements importants de l'histoire en modifiant les perspectives, selon les acteurs qu'il désire interpeller. Son histoire de la Révolution française se refuse à la neutralité et aux exigences scientifiques de l'historien. Ce

qu'il veut est rétablir une autre narration de l'une des périodes les plus importantes de l'histoire européenne moderne, en la ramenant à ceux qui l'ont faite au prix de leur vie, en vue du bien commun et de la liberté.

Révolutions et révoltes

Les révolutions et les révoltes populaires ont littéralement dessiné le visage de Paris. Ce sont les luttes sociales et les révoltes, comme celles de 1848, mais aussi la paupérisation du centre, qui ont conduit Napoléon III et le préfet Haussmann à transformer Paris entre 1852 et 1870. Peu à peu, Paris s'est pour ainsi dire dépossédé de sa population, au sens où elle n'appartient plus au peuple parisien, comme en témoigne la disparition d'un Paris populaire près de Notre-Dame ou encore dans le Marais, qui, il n'y a pas si longtemps encore, était un quartier sombre et sale de la ville.

La réédition de ce livre dans un tel format s'imposait. Il

s'agit d'un superbe ouvrage, à la mesure de la qualité du texte. Les images, affiches, photos d'archives et cartes anciennes participent à la dynamique du propos de l'auteur. Une réussite éditoriale.

Les révoltes populaires ponctuent l'histoire de Paris. La révolution de 1789 est une première étape. *L'invention de Paris* offre une chronique détaillée des émeutes de 1848. Il faut le rappeler, la famine du peuple va entraîner sa rébellion contre le pouvoir des républicains. La répression sera terrible, et elle aurait été vue comme la pire des tyrannies si le pouvoir avait été monarchique. Le poète Lamartine jouera un rôle important dans cette histoire. Lamartine, le poète spiritualiste, le «*chef de l'école angélique*», comme l'appelle Balzac, fera voter «*une loi sur les attroupements qui punit de douze ans de prison toute personne faisant partie d'un attroupement armé et qui ne se disperse pas à la première sommation. Est considéré comme armé tout attroupement où se trouve une seule personne armée*». C'est ainsi que la République allait mettre en prison ceux-là mêmes qu'elle avait délivrés de la monarchie.

L'invention de Paris pourrait être lu comme une mise en abyme: derrière Hazan, il y a l'œuvre du philosophe Walter Benjamin et sa fascination pour les passages parisiens, et derrière lui il y a le révolutionnaire Blanqui et le poète Baudelaire. Eux-mêmes cachent des figures comme celle de Balzac ou de Victor Hugo. Parcourir Paris avec Hazan, c'est avoir deux guides: la littérature et la politique. La littérature est partout dans Paris, car cette ville est marquée par les écrivains et marque les écrivains. On le voit déjà dans *Les nuits de Paris*, de Restif de la Bretonne, ou encore dans Balzac, omniprésent dans le livre de Hazan. On le voit enfin plus près de nous dans le Paris des surréalistes: la *Nadja* de Breton et *Le paysan de Paris* de Louis Aragon.

Collaborateur
Le Devoir

L'INVENTION DE PARIS

Éric Hazan
Seuil
Paris, 2012, 448 pages

UNE HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

La fabrique éditions
Paris, 2012, 408 pages

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
Tél.: 514.597.1666



ANNIE CLOUTIER
UNE BELLE FAMILLE
roman, 260 p., 25 \$

«Ancré dans la réalité des événements sociaux et politiques très contemporains (...), *Une belle famille* explore de manière forte et incarnée de multiples fissures intimes ou sociales.»

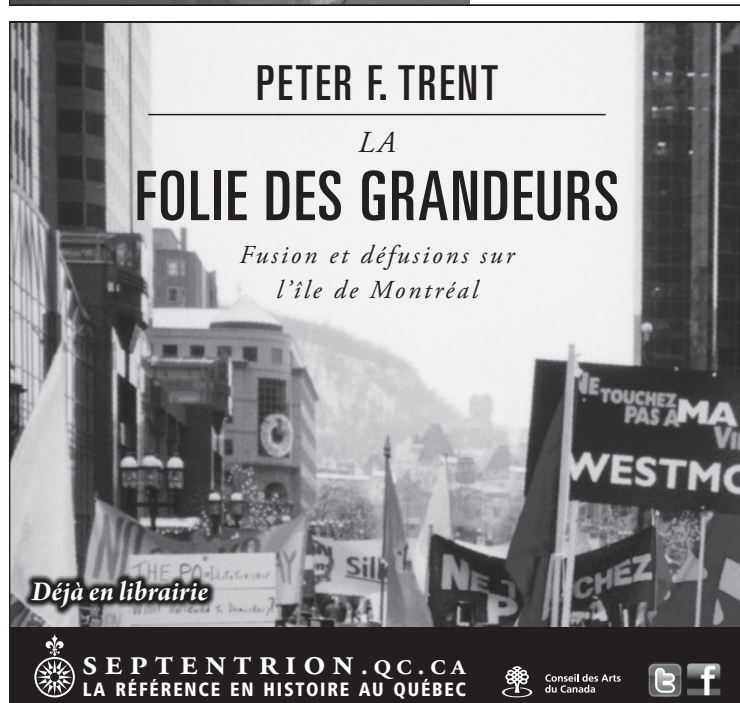
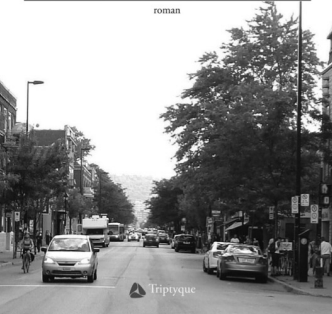
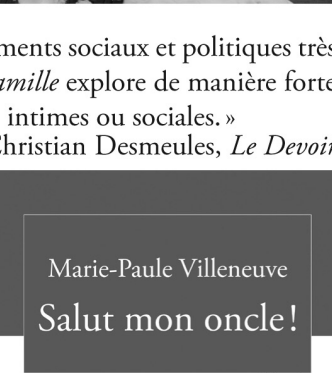
Christian Desmeules, *Le Devoir*



MARIE-PAULE VILLENEUVE
SALUT MON ONCLE!
roman, 285 p., 23 \$

«Avec *Salut mon oncle!*, madame Villeneuve surprend son humour caustique et son regard sans complaisance sur le monde contemporain.»

Yvon Paré, <http://yvonpare.blogspot.ca>



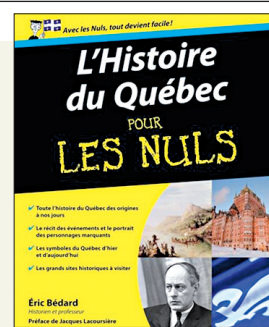
Avec des auteurs de la revue

et
Patrick Moreau, *Argument*
Elsa Pépin, *Voir*

Animée par
Jonathan Livernois, *Liberté*

LIVRES

LA VITRINE

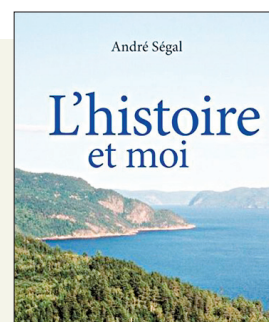


HISTOIRE

L'HISTOIRE DU QUÉBEC
POUR LES NULSÉric Bédard
Préface de Jacques Lacoursière
First éditions
Paris, 2012, 394 pages

Cette collection est bien reconnaissable avec son graphisme simple souligné d'un jaune criard. La série « Pour les nuls », qui décline tous les thèmes possibles et imaginables, propose un livre d'Éric Bédard qui brosse un intelligent survol de l'histoire du Québec. Vulgarisateur efficace, connu pour ses apparitions dans les quotidiens de Québec et de même que sur une des chaînes télé du groupe, il sait cerner son sujet rapidement, comme le réclame la formule de cette collection qui reste forcément à la surface des choses. Son approche est celle de l'histoire politique et événementielle. Les personnages et les dates défilent. Dans une langue claire et accessible, on trouve donc les principaux acteurs de l'histoire du Québec, depuis la colonisation française jusqu'à l'élection de Pauline Marois. L'ensemble est ponctué d'anecdotes, mais il s'agit surtout d'un résumé succinct et efficace destiné à des curieux qui ne sauraient pas par quel livre d'histoire commencer à s'instruire.

Jean-François Nadeau



ESSAIS

L'HISTOIRE ET MOI

André Ségal
Multimondes
Québec, 2012, 126 pages

Historien et pédagogue octogénaire d'origine belge et Québécois d'adoption depuis plus de 50 ans, André Ségal est un spécialiste du Moyen Âge et de la méthode historique. Dans *L'histoire et moi*, ce dernier domaine est à l'honneur. Composé de brèves mais solides leçons de méthodologie, cet essai parvient à être savant et rigoureux tout en demeurant accessible et personnel. Promoteur d'une approche pédagogique qui consiste à « penser le passé au présent », c'est-à-dire non pas seulement à connaître l'histoire, mais à « penser historiquement », Ségal aborde les concepts fondamentaux de la méthode historique (mémoire/histoire, objectivité/subjectivité, etc.), ainsi que les thèmes de la durée sociale, de la citoyenneté et des rapports entre le savoir et les croyances, tout en insérant dans ses explications des réflexions sur sa propre vision du monde et sur son parcours personnel. Partisan d'un enseignement de l'histoire associé à l'éducation civique et, par conséquent, du cours Éthique et culture religieuse, Ségal montre, dans cet essai, en se fondant sur sa propre expérience d'historien, de professeur et de citoyen engagé (il se dit souverainiste, syndicaliste et laïque respectueux de la liberté religieuse), que fréquenter et penser méthodiquement l'histoire donne de la profondeur à l'existence humaine. Le style un peu trop pédagogique de l'ouvrage en alourdit parfois la lecture, mais l'intelligence sensible du propos compense cet obstacle.

Louis Cornellier

La parole vive de Benoît Lacroix

LOUIS
CORNELLIER

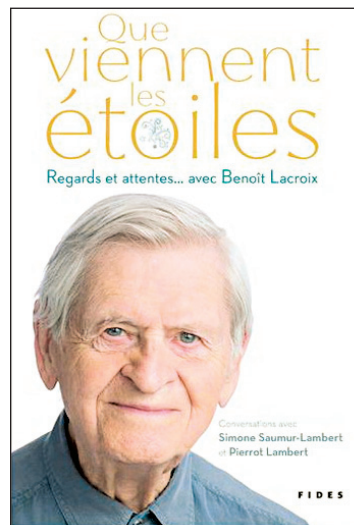
« Je n'ai jamais pensé être un Fernand Dumont ou un Pierre Vadeboncoeur, avoue le père Benoît Lacroix. J'ai d'immenses limites. Récapitulateur d'idées, je ne viendrai jamais un « maître » à penser. » Il reste que, à 97 ans, l'occasion est belle de récapituler son parcours. À l'invitation de ses amis Simone Saumur-Lambert et Pierrot Lambert, Benoît Lacroix se livre donc à cet exercice avec sa générosité et sa vivacité coutumières dans *Que viennent les étoiles*.

Si elle a Jésus de Nazareth pour « repère témoin préféré », la spiritualité du père Lacroix ne s'y limite pas et s'alimente aussi aux sources stoïciennes (« l'essentiel, c'est l'acceptation froide du réel ») et au contact de la nature. Grand lecteur de l'astrophysicien spiritualisant Trinh Xuan Thuan, qui affirme que la spiritualité doit avoir partie liée avec la science, et du jésuite Teilhard de Chardin, qui fait de la matière le « véhicule du spirituel », Lacroix avoue n'être pas mystique du tout, mais trouver son inspiration dans un catholicisme en dialogue avec la science, les autres traditions spirituelles et la culture populaire.

« [Teilhard] m'inspire par sa manière de relier l'univers à nos croyances, confie-t-il. Il m'encourage à suivre mes petites tendances dites cosmiques. Moi qui aime le fleuve, la montagne, la terre et les étoiles. » Emu par les outardes qui lui « chantent encore l'amour des grands espaces qui appellent l'infini », Lacroix n'hésite pas à se demander si elles seront au ciel. Puis-je avouer, à mon tour, que je l'espère aussi ?

Un engagement dans l'aujourd'hui

Conscient du danger que peut représenter, à son âge, cette nostalgie qui porte à idéaliser le passé, Benoît Lacroix sait faire la différence entre la gratitude envers ce qui nous précède et nous a faits et la mé-



lancolie délétère. Il y a, chez lui, un admirable sens de l'héritage et de la transmission, mais aussi un robuste attachement au présent. L'entendre parler de la foi de ses parents est un plaisir renouvelé et émouvant. Ses voyages dans l'hier, toutefois, ne le détournent jamais de son engagement dans l'aujourd'hui.

« Malgré les apparences du quotidien supermédialisé, dit-il, les gens cherchent encore le sens de leur vie plus qu'ils ne l'affirment. » Et puisqu'on lui demande son point de vue là-dessus, Lacroix le partage avec plaisir et simplicité. « Le vrai sens de la vie, résume-t-il, c'est de la donner. [...] Je crois que le service du bien commun est une raison première de vivre. L'individu n'a de raison d'être que d'être avec les autres. »

Et être avec les autres, dans la tradition dominicaine, c'est être avec tous les autres, pour discuter. « Beaucoup étudier, dire ce qu'on a à dire, donner son point de vue. C'est beau », affirme Lacroix pour définir l'esprit de la tradition de l'ordre des frères prêcheurs. « Nous sommes particulièrement à l'aise avec les gens qui pensent à

haute voix, ajoute-t-il. Les communistes ne nous dérangent pas. Les athées encore moins. Surtout ici au Québec, où l'athéisme est davantage refusé que réflexion. »

Invité par ses intervieweurs à partager quelques souvenirs, Lacroix ne se fait pas prier. Il rend ici de beaux hommages au père Georges-Henri Lévesque, qui « avait du talent, de l'éloquence et du charme » en plus d'avoir des idées, au père Noël Mailloux, qui « se promenait avec deux valises », celle de Freud et celle de Thomas d'Aquin, au cardinal Léger, un être complexe, souffrant, très cultivé, à Claude Ryan, que ses enfants trouvaient beau, à Gilles Vigneault, « le plus grand des grands Québécois de ma génération », à Fernand Dumont, au peintre Louis Muhlstock et à Simone et Michel Chartrand.

Une âme optimiste

À l'heure de parler de l'avenir, Benoît Lacroix ne perd pas son optimisme. Politiquement discret, frileux même, à cet égard, il refuse de prendre clairement position dans le débat sur la question nationale. « Le Québec, reconnaît-il, a tout ce qu'il faut pour être et pour se dire nation ou pays, en Amérique du Nord. » Lacroix, qui reconnaît dans ce dossier « une dose de naïveté », continue toutefois de croire que le Québec « forcera encore une fois le Canada à se renouveler ». Né canadien-français, l'homme le reste.

La religion catholique et la langue française, ajoute-t-il, dureront, mais elles le devront à « une minorité avertie », capable de combativité. Le Québec, cependant, doit veiller à ne pas perdre son âme en se détachant radicalement de son héritage spirituel et culturel. Les Québécois, dit Lacroix,

doivent apprendre « à mieux connaître la dignité de leur passé mystique en Nouvelle-France, à résister à l'ignorance religieuse qui les habite depuis les années 1960. Ils doivent en même temps se donner une vraie société laïque ouverte à l'harmonie des diverses croyances. Pas de pays sans âme, pas de charnel viable sans spirituel ».

Complété par tous les éditeurs de Noël et de Pâques que Benoît Lacroix a signés dans *Le Devoir* de 1987 à 2010, cet ouvrage d'entretiens ne manque pas de substance. En plus des diverses considérations déjà évoquées, on y trouve des réflexions senties sur le grand âge. Parfois sentencieux et un peu décousus, ces propos sont néanmoins porteurs d'une gravité espérante qui nous change du pitoyable jeunisme valorisé par les vieux qui refusent de vieillir. À la brunante, suggère Lacroix, il faut savoir intégrer l'ombre, en attendant la nuit qu'on espère pleine d'étoiles.

Menées à bâtons rompus, ces conversations manquent parfois un peu de suite dans les idées, mais la parole vive du dominicain presque centenaire (on pardonnera d'ailleurs à celui qui a tant baptisé de débaptiser ici Joannie Rochette en « Fréchette ») donne néanmoins une sorte d'unité à ce réconfortant livre de sagesse.

louisco@sympatico.ca

QUE VIENNENT
LES ÉTOILES
REGARDS ET ATTENTES...
AVEC BENOÎT LACROIX
Conversations avec Simone
Saumur-Lambert et
Pierrot Lambert
Fides
Montréal, 2012, 288 pages



- Les chairs étranges, Catrine Godin
- Illuminer les cendres, Jean-Marc Lefebvre
- L'insensée rayonne, Diane Régimbald
- Femme infrangible, Célyne Fortin, (choix de poèmes par Jean Chapdelaine-Gagnon), coll. Ovale
- Le nord des heures, Jocelyne Felix
- La petite mariée de Chagall, Paul Chanel Malenfant



VENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS AU SALON DU LIVRE, STAND 532 (DIMEDIA)

Nouveautés - automne 2012

www.lenoroit.com

PRIX
littéraire
DES COLLEGIENSANNIVERSAIRE
10^eFINALISTES
ÉDITION 2013Gilles Archambault
Qui de nous deux?
BoréalSophie Bienvenu
Et au pire, on se mariera
La MècheEric Dupont
La fiancée américaine
Marchand de feuillesEric Plamondon
Mayonnaise
Le QuartanierLarry Tremblay
Le Christ obèse
Alto

www.prixlitterairedescollegiens.ca



ALINE APOSTOLSKA



LEMÉAC

PRIX LITTÉRAIRES
DU GOUVERNEUR
GÉNÉRAL 2012

Leméac Éditeur offre ses félicitations à Aline Apostolska, lauréate du Prix du Gouverneur général 2012, catégorie « Littérature jeunesse – texte », pour le roman *Un été d'amour et de cendres*.

« Avec *Un été d'amour et de cendres*, Aline Apostolska projette le lecteur dans le contexte sociopolitique chaotique d'une enclave tibétaine au nord de l'Inde, ne laissant pour repères que le récit d'un premier amour dramatique. Un roman fort ; une écriture sensible, épurée, maîtrisée, sans complaisance. »

Jury des Prix littéraires du Gouverneur général 2012

514 524-5558 lemec@lemec.com



ESSAIS

Les deux causes de Djemila Benhabib



LOUIS CORNELIER

Lauréate 2012 du Prix international de la laïcité, Djemila Benhabib consacre sa vie à deux grandes causes: l'émancipation des femmes et la laïcité. Candidate péquiste défaite dans la circonscription de Trois-Rivières aux dernières élections québécoises, l'auteure de *Ma vie à contre-Coran* (VLB, 2009) et des *Soldats d'Allah à l'assaut de l'Occident* (VLB, 2011) est d'abord une intellectuelle de haut vol au verbe tranchant et au courage bétonné.



Au printemps 2012, un an, donc, après le fameux printemps arabe, Benhabib est allée en Tunisie et en Égypte pour prendre le pouls de la situation postrévolutionnaire. Grand reportage de combat plein d'inquiétude et d'espoir, *Des femmes au printemps* nous plonge au cœur du Caire et de Tunis pour nous en faire ressentir, comme si nous y étions, l'atmosphère bouillonnante.

«Je voulais, écrit l'essayiste, humer l'air ambiant et cesser de vivre à distance les bouleversements historiques que connaît le monde arabe. Je voulais, surtout, être portée par ce souffle de liberté. Cette liberté, j'ai tenté de la faire vivre dans l'écriture. Parce qu'écrire, c'est pour moi plonger au fond de soi pour y puiser une musique qui n'est pas séparable de celle des autres.»

Et la musique de Benhabib, nourrie d'empoiements, d'empathie et de rationalité, est saisissante et belle, plus belle que jamais, en fait, dans cet essai dont la langue claire, lumineuse et éclatante est non seulement porteuse d'idées fortes, mais aussi d'une irrésistible vibration humaine. Benhabib, qui se dit «*avide de récits, jamais repue*», a des convictions, du souffle et du style. Son essai n'est pas que substantiel; il est radieux.

Une révolution trahie

En Tunisie, Benhabib constate que le renversement du despote Ben Ali a ouvert un champ de

«Porteuses qu'elles sont d'un intense espoir d'exister et de s'affirmer en tant que sujet désirant, leur dignité rend les femmes universelles, intemporelles, d'une humanité consciente et sobre. Véritable poteau-mitan de la société, leur statut secoue et tourmente bien des hommes. Toutefois, sur le terrain tortueux du corps et de la sexualité, leur fragilité est saisissante. Elles deviennent ce verre délicat qu'un rien peut briser en éclats. Pour aspirer au mariage, on exige d'elles qu'elles observent une abstinence sexuelle complète et refoulent tous ces sentiments qui font la femme: le désir, la jouissance et l'amour. Il n'y a pas de honte ou d'affront à s'approprier son corps. Il n'y a pas de sacrilège à consacrer la réalité charnelle de son être. Que vaut l'existence sans la possibilité d'exprimer ses désirs?»

Des femmes au printemps
Djemila Benhabib



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Avec *Des femmes au printemps*, Djemila Benhabib voulait «humer l'air ambiant et cesser de vivre à distance les bouleversements historiques que connaît le monde arabe».

bataille qui oppose les laïques aux islamistes. Principalement menée par des jeunes en quête de liberté, la révolution a été récupérée par des «*têtes grisonnantes*» et par des islamistes qui jouent la carte de la modération pour imposer leur programme intégriste. Depuis un an, en effet, des sujets comme l'excision et le voile intégral sont redevenus à la mode dans ce pays qui, en 1956, sous le règne de Bourguiba, avait accordé «aux femmes des droits sans équivalent ailleurs dans le monde arabe».

Aujourd'hui, des partisans de la formation Ennahda, un parti qui se réclame de l'islamisme modéré, affirment que «ne pas donner sa voix à un candidat de l'islam est un péché», les effleurements des amoureux en public sont prohibés et les salafistes, des islamistes radicaux, mènent la lutte pour le retour de la burqa et du niqab, notamment dans les universités. Benhabib raconte le combat d'Habib Kazdaghli, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de la Manouba, en banlieue de Tunis, menacé de mort parce qu'il refuse le port du niqab en classe.

«Allez-vous, peuple de Tunisie, échanger un esclavage contre un autre, une prison pour une autre?», demande l'essayiste. L'islamisme modéré, redit-elle ici avec force, est une fiction. «Le visage, continue-t-elle, est le siège principal de nos sens et de notre expressivité, un outil qui rattache chacun d'entre nous [sic], une porte ouverte sur soi et sur le monde — rien de moins que la première voie d'accès à l'altérité.» Aussi, ceux qui veulent faire disparaître celui des femmes de l'espace public font régresser l'humanité.

Si «le prisme de la situation des femmes permet de déterminer le succès ou l'échec des révolutions», force est de constater que les suites de la révolution de jasmin s'annoncent mal. «Pendant que les démocrates débattent, le projet islamiste avance», déplore Benhabib, qui en appelle à un sursaut laïque. «Sauvez-nous en vous sauvant!», lance-t-elle à ses amis démocrates tunisiens.

La contre-révolution en Égypte

Au Caire, la chute de Moubarak a été presque

immédiatement suivie d'un affrontement entre islamistes et militaires, laissant les démocrates, divisés là aussi, hors course. L'Égypte postrévolutionnaire comme décrite par Benhabib paraît encore plus déprimante que la Tunisie, malgré la soif de libération qui continue d'animer les démocrates. Dirigé par un parti issu des Frères musulmans qui prône un «libéralisme économique absolu» et une «application immédiate de la charia», le pays, plongé dans la misère, devient une terre de plus en plus hostile aux femmes.

Benhabib y a rencontré une des quatre millions d'épouses répudiées, des étudiantes universitaires voilées qui rêvent de rencontrer un riche prince charmant pour se soumettre à ses désirs et un gardien de mosquée qui, après l'avoir rudement invitée à mieux se couvrir, lui a fait des avances déplacées. Le harcèlement sexuel, constate Benhabib, constitue l'ordinaire de la vie égyptienne, à un point tel que les femmes qui veulent exister sans subir d'agressions répétées se résignent à se couvrir de la tête aux pieds, à disparaître pour vivre.

«Pourquoi, demande l'essayiste avec dépit, cette menace sexuelle omniprésente? [...] Comment pourrait-il en être autrement, quand les "femelles" sont vues comme des forteresses à prendre d'assaut, des boules de chair contre lesquelles on se frotte dans le métro et dans les autobus, des champs de bataille où l'on se défoule après un match de foot, des paillasons sur lesquels on s'esuie sans même y penser?»

Œuvre d'une intellectuelle intrépide et d'une écrivaine éblouissante, *Des femmes au printemps*, en racontant le combat des femmes et des démocrates tunisiens et égyptiens, chante avec coïffre la liberté et la justice universelles. Djemila Benhabib est peut-être dérangeante, mais elle est l'honneur du Québec intellectuel.

louisco@sympatico.ca

DES FEMMES AU PRINTEMPS

Djemila Benhabib
VLB
Montréal, 2012, 168 pages

Humour baveux et modernité molle

LOUIS CORNELIER

Revue d'idées versée dans l'ironie intellectuelle, *L'inconvénient*, fondée en 2000, publie cette saison son 50^e numéro. Pour souligner l'événement, quatre de ses principaux animateurs (Mathieu Bélisle, Isabelle Daunais, Alain Roy et Yannick Roy) ont réuni en un petit recueil 50 courts billets satiriques déjà parus dans les pages de la revue.

Composés d'«*observations sur les travers, les contradictions, les conformismes, les mensonges ou les ridicules de notre époque*», ces petits «*bogues*» manient l'ironie avec délectation et offrent «un regard décalé, nourri de scepticisme, attentif à la prose du réel et cultivant, à l'égard des voiles idéologiques vertueux dont on cherche à recouvrir le monde, une méfiance de mauvais élève».

Souvent imbus d'une prétendue lucidité sur notre époque, partisans d'un pessimisme de principe qui s'incarne dans un cynisme hautain, les principaux collaborateurs de la revue *L'inconvénient* flirtent fréquemment avec une irritante arrogance qui se fait passer pour de la clairvoyance. On connaît la rengaine: l'époque se croit évoluée, mais elle est quétaïne, tout est trop «*festif*», c'est pire au Québec qu'ailleurs et le bougon essayiste français Philippe Muray a donc raison.

C'est là, pourrait-on dire, l'inconvénient de *L'inconvénient*. Il reste qu'il y a, dans cette attitude narquoise qui caractérise les «*bogues*», quelque chose de juste et de décapant, qu'on retrouve en concentré stylisé dans ce recueil. Nos quatre mousquetaires, en effet, contrairement à nos populaires humoristes, s'attaquent plus à la bêtise des «*bobos*», et de manière nettement plus caustique et signifiante que celle d'un Marc Labrèche, qu'aux niaiseries du peuple.

Les inconvénients du progrès, ici, ce sont le jargon de l'industrie culturelle (un écrivain, est-ce un «*acteur de la scène littéraire*»?), la commercialisation du monde de la culture (les émissions culturelles doivent être «*le fun*»), les contradictions des soi-disant avant-gardes artistiques politiquement correctes, l'écologie récupérée par les commerçants (Toyota envoie une carte postale verte pour annoncer qu'elle n'utilisera plus d'enveloppes afin d'économiser le papier), la messe humanitaire telle que dite par des parvenus (Guy Laliberté, dans l'espace avec un nez de clown, pour nous «*conscientiser*») et la fausse émancipation des modernes (les funéraires doivent désormais être personnalisées, conviviales et joyeuses afin de ressembler à la vie, si bien que cette dernière a déjà un goût de mort).

Baveux, «*l'humour d'exagération*» pratiqué par les auteurs des *Inconvénients* du progrès est une fête de l'intelligence faroude, embêtée par les simulacres de la bonne conscience contemporaine. La plupart du temps, c'est loin d'être désagréable.

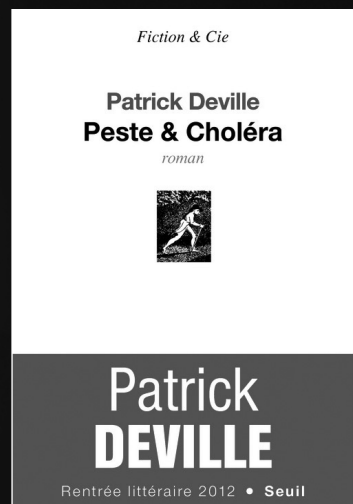
Collaborateur
Le Devoir

LES INCONVÉNIENTS DU PROGRÈS

50 RAISONS DE NE PAS SE RÉJOUIR TROP VITE
Mathieu Bélisle, Isabelle Daunais, Alain Roy
et Yannick Roy
L'Inconvénient
Montréal, 2012, 174 pages

PRIX FEMINA

Patrick Deville Peste & Choléra



Un bouquin qui m'a plongé dans le bonheur.
René Homier-Roy, Radio-Canada

Grande réussite que ce roman érudit et passionnant,
consacré à un scientifique moins connu
que son maître, Pasteur.
Chantal Guy, La Presse ****

Un très, très beau roman. Une histoire de la médecine
qui se raconte comme un roman d'aventures.
Yanick Villedieu, Radio-Canada

Seuil

PRIX MÉDICIS

Emmanuelle Pireyre Féerie générale

Un conte contemporain astucieux.
Guylaine Massoutre, Le Devoir

Féerie générale, une manière somme toute
optimiste de nommer le bordel ambiant.
Éric Chevillard, Le Monde

Un ovni littéraire, jamais hermétique,
souvent drôle et toujours pertinent.
Le Nouvel Observateur



256 pages - 27,95 \$

Éditions de l'Olivier